

RECUEIL DE QUELQUES DOCUMENTS HISTORIQUES

CONCERNANT LA

DISCUSSION SUR LES CLASSIQUES CHRÉTIENS ET PAIENS
DANS LE CANADA

Avec la lettre du cardinal PATRIZI sur cette question.

(Extrait du N° d'août 1867, des *Annales de philosophie chrétienne*, t. xv, p. 102.)

Les lecteurs des *Annales* ont connu dans le t. VI, p. 289 (4^e série), tous les documents publiés sur la *question des classiques chrétiens et païens*, quand cette question devint une querelle en 1851 et 1852. A cette époque, et avant même, nous avons manifesté notre opinion, formulée en ces termes :

« Personne ne veut supprimer le bon latin ni la bonne littérature; personne ne veut même supprimer le récit des actions généreuses des Grecs et des Romains; c'est une des phases historiques de l'humanité, et l'Eglise ne veut pas plus en cacher la connaissance qu'elle ne veut obscurcir la moindre étoile. Pour nous, bien loin de vouloir supprimer la langue latine ou grecque, nous voudrions, au contraire, que l'on pût donner aux élèves la connaissance, même superficielle, des formes hébraïques, indiennes, chinoises, du langage: car c'est, suivant nous, non-seulement une chose instructive et curieuse, mais encore une chose sainte, que la connaissance de cette espèce d'incarnation du Verbe humain, qui n'est qu'une image parlante du Verbe de Dieu. Ainsi, pas de discussion là-dessus¹. »

De plus, les *Annales* ont encore publié sur cette question :

1^o En 1859, le *Programme de la réforme des études*, formulé par Mgr d'Avanzo, évêque de Calvi et de Teano, et adopté par la plus grande partie des évêques du royaume de Naples, programme complet, littéraire et scientifique à la fois, auquel les professeurs ecclésiastiques n'ont pas fait assez d'attention.

¹ Voir cette profession de foi, t. iv, p. 462, et t. vi, p. 289 et 360 (4^e série).

Pour en montrer le mérite, nous y joignîmes, pour chaque classe, les programmes des études de l'Université et celui des collèges de Jésuites, rédigé par le P. Jouvençy, afin que tous fussent à même de faire la comparaison ¹.

2° En 1862, nous avons publié le *Mémoire sur le moyen d'opposer une digue au Paganisme, qui est revenu dominant dans la société chrétienne en Europe*, dédié à l'épiscopat catholique venu à Rome en 1862, pour la canonisation des martyrs japonais ².

3° En 1865, nous fîmes connaître à nos lecteurs la dissertation de Mgr Filipi, évêque d'Aquila, ayant pour titre : *La nature, la cause et le remède du mal actuel*, lue à l'Académie de la religion catholique de Rome ³.

4° En 1867, dans notre dernier volume, nous avons inséré le discours ayant pour titre : *D'une nouvelle direction à donner à la polémique catholique*, discours lu à l'Académie de la religion catholique, devant l'élite des esprits les plus savants de Rome, par Mgr d'Avanzo ⁴.

De plus nous avons soigneusement fait connaître à nos lecteurs toutes les pièces officielles, émanées de Rome, ou de quelques-uns de nos évêques, lesquelles avaient trait à l'enseignement des classiques ou de la philosophie. Nos lecteurs peuvent donc se dire complètement renseignés sur toutes les questions relatives à l'enseignement.

Nous allons maintenant leur faire connaître la *Lettre* que S. E. le cardinal Patrizi a récemment écrite à Mgr Baillargeon, évêque de Tloa, au Canada.

Et pour continuer notre rôle de rapporteur et de collectionneur, nous citerons aussi les diverses pièces qui ont été publiées dans ce pays à cette occasion. Cette tâche nous est rendue facile par une Lettre que nous recevons d'un éminent personnage, qui habite un diocèse voisin de celui de Québec, qui a suivi pas à pas cette discussion, et qui donne ou en analyse toutes les pièces. Nos lecteurs liront avec intérêt cette discus-

¹ Voir *Annales*, t. xx, p. 285 et 291 (4^e série).

² Voir ce document dans les *Annales*, t. viii, p. 295 et 325 (5^e série).

³ Voir *Annales*, t. xii, p. 313 et 379 (5^e série).

⁴ Voir *Annales*, t. xiv, p. 204 et 245 (5^e série).

sion qui nous fait connaître l'état des esprits et des études, de ce pays, tout français d'origine et de langage, et apprendront avec intérêt que les doctrines des *Annales* y ont un grand nombre de partisans, et qu'aussi les esprits s'y sont conservés jusqu'à présent purs de tous les faux systèmes ressuscités du Paganisme. C'est pour en empêcher l'introduction que les évêques et les prêtres luttent contre l'admission des livres *non suffisamment expurgés*, et pouvant induire au Paganisme.

Voici la lettre de notre correspondant.

Canada, 1867.

Monsieur le Directeur,

Lecteur assidu des *Annales de philosophie chrétienne*, permettez-moi d'appeler votre attention sur la question de la Réforme des études que vous avez traitée longuement, pour la France et l'Europe, mais dont vous n'avez pas encore dit un mot sur l'état où elle se trouve dans le Nouveau-Monde¹, et en particulier au Canada. Cette discussion n'a été signalée en France que par la publication de la lettre de S. E. le cardinal Patrizi, donnée sans explication aucune, et sur laquelle les partisans des études païennes ont entonné un chœur de victoire, et chanté un *requiem* de mort sur les défenseurs si honorables de la nécessité d'une amélioration des études de vos maisons d'éducation. Tout le clergé, on peut dire, et les laïques instruits du Canada ont été assez étonnés de ces façons d'agir. Aussi j'espère que vous voudrez bien accueillir dans vos *Annales* l'exposé, un peu long peut-être, du véritable état de la question, et la publication ou l'analyse des pièces les plus importantes de cette question, que l'on regarde ici comme essentielle et renfermant la vie ou la mort du Christianisme dans notre pays.

Le clergé du Canada a suivi attentivement, mais sans se passionner, la grande discussion des Classiques qui a eu lieu en France, il y a une douzaine d'années. Quelques-uns de nos

¹ Nous avons cependant publié assez au long les articles que M. Brownson a publiés sur cette question et montré combien il l'avait dénaturée en attribuant aux *Annales* le contraire de ce qu'elles soutiennent. Voir t. viii, p. 467 (4^e série); t. v, p. 430; t. vi, 7 et 151 (5^e série). (A. B.).

collèges ont, depuis lors, apporté plus d'importance à l'étude des Saints-Pères. Le collège de Saint-Hyacinthe, dans le diocèse du même nom, s'est distingué entre tous les autres, en adoptant entièrement la Méthode de l'enseignement chrétien. Aussi a-t-on remarqué, depuis cette époque, un accroissement sensible dans les vocations religieuses : cette institution est aujourd'hui une des pépinières les plus fécondes du clergé séculier et régulier. C'est aux efforts constants du savant Supérieur de cette maison ¹ qu'est due surtout cette heureuse transformation.

La question des Classiques n'a commencé à préoccuper vivement les esprits que depuis deux ans, à l'occasion de plusieurs articles publiés dans les journaux à ce sujet. Les quelques adversaires de la réforme chrétienne, ne pouvant répondre aux raisons péremptoires alléguées contre eux, parvinrent, auprès de l'autorité ecclésiastique, à faire arrêter la publication de ces articles, et commencèrent une suite de persécutions qui ne sont pas encore terminées. Pas moins de sept professeurs ecclésiastiques furent chassés du séminaire de Québec, à cause de leurs opinions en matière d'enseignement. Plusieurs brochures ont été publiées, depuis, en faveur de la réforme chrétienne et ont achevé de convaincre les esprits. Aussi peut-on affirmer, sans crainte d'être démenti, que les *neuf-dixième* du clergé du bas Canada sont chaudement en faveur de la méthode chrétienne. De tous les évêques du bas Canada, on ne connaît que le seul évêque de Tloa, administrateur du diocèse de Québec, qui soit favorable à l'enseignement païen. Et encore ce vénérable prélat n'a-t-il été poussé dans cette voie que malgré lui, à force de sollicitations, surtout depuis l'arrivée de quelques professeurs sortis de l'école des Carmes, de Paris, et auquel on a persuadé que l'on voulait bannir complètement l'enseignement des auteurs païens.

Les conséquences de cette polémique sont maintenant faciles à prévoir. Le clergé du bas Canada étant maître absolu de l'enseignement, fera infailliblement, peut-être avant dix ans, mettre en pratique la méthode chrétienne. Et ce sera le salut de la foi catholique du Canada.

¹ M. l'abbé Raymond, vicaire général.

Telle était la situation de la question des études dans notre pays quand a paru la *Circulaire* de Mgr l'évêque de Tloa, renfermant la lettre de S. E. le cardinal Patrizi. C'est cette *Circulaire* que je vous prie de publier avec les pièces qui l'ont précédée ou suivie.

Mgr de Tloa se plaint dans cette *Circulaire* d'une brochure imprimée, l'an dernier, à Ottawa, il convient donc de vous la faire connaître. En voici le titre :

La Méthode chrétienne, considérée dans ses avantages et sa nécessité, et réponse à certaines difficultés, par George Saint-Aimé : *Filioli, custodite vos a simulacris* (I Jean, v, 21); Ottawa, 1866. In-8° de 51 pages.

En voici les divisions et l'analyse :

I. — Préliminaires.

1. *Les discussions sont utiles et même nécessaires.*

L'auteur avertit que s'il écrit sur les classiques chrétiens, c'est qu'il y est provoqué par quelques articles de journaux, et par certains discours tout imprégnés de Paganisme. D'ailleurs ce n'est pas en se renfermant dans un silence prudent qu'on parvient à s'entendre. Tous les chrétiens doivent être dans la disposition de saint Augustin, qui disait : « Je veux être » vaincu par la vérité : *volo a veritate superari*. »

2. *Comment on doit pratiquer la charité dans la discussion.*

Ici l'auteur avoue qu'il sera quelquefois rigoureux envers ceux qui se trompent sciemment; mais il se met à couvert par l'exemple et l'autorité d'un de plus savants évêques de votre France, Mgr Pie, qui dit dans une de ses *Instructions synodales* : « La charité implique avant tout l'amour de Dieu et de » la vérité. Elle ne craint donc pas de tirer le glaive du four- » reau pour l'intérêt de la cause divine, sachant que plus d'un » ennemi ne peut être renversé ni guéri que par des coups » hardis ou des incisions salutaires. »

3. *On examine la question du scandale.*

Le scandale, si scandale il y a dans la discussion de la question de l'enseignement, est un mal très-restreint en comparaison du bien qui en doit intervenir. Il s'agit en effet de l'avenir de l'enfance, on pourrait dire de l'existence même de la doctrine du Christ. Il est clair comme le jour que le Chris-

tianisme s'amoindrit, se perd même parmi les peuples chrétiens. Rechercher les remèdes est non-seulement permis, mais nécessaire, de nécessité de conscience. « Ceux, dit l'auteur, qui sont appelés à servir les desseins de Dieu, sont par là même condamnés à une gestation dure et laborieuse ; ils ne doivent pas s'attendre à faire de conquêtes sans efforts, sans luttes, sans souffrances... Nous le savons, Jésus-Christ a dit : *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive* ¹ ; mais il a dit aussi en parlant à ses apôtres : *Je vous serai à tous une occasion de scandale* ². »

II. — La question des classiques en présence de l'autorité.

1. Les défenseurs du système chrétien n'insultent pas l'Eglise.

Si nous outrageons l'Eglise, dit l'auteur, ce ne peut être que par deux raisons, ou bien parce que nous attaquons le système païen, ou bien parce que nous parlons en faveur de la méthode chrétienne.

Voici quelques considérations sur ces deux points.

Nos adversaires parlent de l'approbation de l'Eglise. Mais l'ont-ils, eux, cette approbation lorsqu'ils bannissent de leurs vocabulaires comme illégitimes tous les mots qui ont le malheur d'être nés du Christianisme et non du Paganisme ? Pourquoi marquent-ils d'un stigmate d'ignominie, et reprennent-ils, comme d'une faute, l'écolier qui s'en sert ? Pourquoi ridiculisent-ils les barbarismes que font les élèves, en appelant ces barbarismes *le latin des Pères, le latin de l'Écriture, le latin chrétien* ? Ils parlent de l'approbation de l'Eglise ! L'ont-ils en cela ? L'ont-ils davantage, lorsqu'ils bannissent publiquement de leurs programmes officiels tous les écrivains de la langue latine chrétienne, condamnant, pendant 7 années entières, la jeunesse baptisée laïque ou cléricale, à se nourrir exclusivement d'auteurs païens ? L'ont-ils encore, lorsqu'au moyen de comédies païennes, de tragédies païennes, de déclamations, d'amplifications, de narrations païennes et de mille petits expédients ridiculement païens, ils l'enivrent d'admiration non-seulement pour les langues, mais pour les hommes, les idées, les usages, les institutions de l'antiquité gréco-romaine ? Car enfin toutes ces choses et beaucoup d'autres font partie de l'enseignement qu'ils pratiquent, qu'ils défendent, qu'ils prétendent être autorisé par l'Eglise, au point que l'attaquer, c'est, suivant eux, attaquer l'Eglise elle-même (p. 10).

Puis il ajoute :

En second lieu, insulterions-nous par hasard l'Eglise en demandant qu'on fasse au Christianisme une part plus large que celle qu'on lui a faite jusqu'ici dans l'enseignement des colléges ? Mais, n'est-ce pas là le vœu qu'elle-même a exprimé dans le saint concile de Trente ? N'est-ce pas là aussi ce que de-

¹ *Vae homini illi per quem scandalum venit* (Matt., xviii, 7).

² *Omnes vos scandalum patiemini in me* (Id., xxvi, 31).

mande l'immortel et glorieux Pie IX dans son Encyclique *Inter multiplicés* ? Comment pourrions-nous donc outrager l'Eglise en unissant nos vœux à ceux qu'elle forme, en voulant, comme elle le veut, le règne de la religion en tout et partout ? Pour voir une injure faite à l'Eglise dans l'attitude que prennent les défenseurs de la Méthode chrétienne, il faut être ou profondément aveuglé ou sous l'influence d'une morsure encéphalique qui rend inévitablement *Christianophobe*. Que l'on vole et que l'on juge. Nos adversaires s'écrient que c'est injurier l'Eglise que de défendre et d'exalter ses dogmes, son culte, son idiome, ses grands hommes et ses saints. A leur avis, dire que la morale de l'Evangile vaut infiniment mieux que celle de Socrate et de Cicéron, c'est insulter l'Eglise ; soutenir que les écrits des Pères et des docteurs catholiques ne sont pas des œuvres barbares, mais qu'ils l'emportent et pour le fond et pour la forme sur les écrits des Païens, c'est blasphémer, c'est insulter l'Eglise ; prétendre que la société païenne n'a été qu'un cloaque d'où ne s'exhalent que des miasmes pestilentiels, que la société chrétienne en diffère essentiellement, et que c'est dans son sein seul, qu'on trouve une morale pure enseignée et mise en pratique, c'est insulter l'Eglise ; vouloir enfin que des âmes chrétiennes baptisées soient élevées chrétiennement, qu'elles croissent et se fortifient dans une atmosphère véritablement religieuse, c'est encore insulter l'Eglise, c'est saper les fondements de l'ordre moral (p. 10).

2. *Les défenseurs de la méthode chrétienne n'empiètent pas sur le droit des évêques.*

Voici quelques raisons par lesquelles l'auteur prouve sa thèse :

Pour peu qu'on réfléchisse, cette accusation n'en est pas une ; elle ne porte sur rien. Nous avons mis et mettons encore en relief les inconvénients d'un système d'éducation, et nous faisons valoir les avantages de l'autre, voilà tout. Les évêques, après avoir lu ces pages, s'ils veulent bien nous faire cet honneur, modifieront ou ne modifieront pas le plan des études des maisons d'éducation qui sont sous leur contrôle ; ils restent absolument libres de faire ce qui leur plaira. Nous ne prétendons pas leur imposer nos volontés, ni nous insurger contre eux, quelle que soit la ligne de conduite qu'ils suivent. Discuter une question, comme nous faisons, ce n'est pas exercer un acte d'autorité ; c'est uniquement faire un légitime usage de notre liberté ! Nous le savons, bien loin d'avoir le droit d'imposer notre volonté aux évêques, nous n'avons pas même celui de commander au dernier de nos frères. Mais, quoi qu'il en soit ainsi, personne cependant ne saurait nous empêcher de déplorer nos malheurs, et de faire envisager aux hommes qui veulent le bien les ravages qu'exerce une éducation funeste et menteuse. Quiconque a une langue ou sait manier une plume a le droit de s'en servir pour la plus grande gloire de Dieu (p. 12).

Il fait observer ensuite qu'à ce compte tous les théologiens, tous les historiens, tous les philosophes qui ont traité de l'éducation ou de matières ecclésiastiques ont empiété sur les

droits des évêques, et il termine par les sages paroles de Mgr de *Dreux-Brezé*, un de vos évêques français :

« Oui, aux évêques seuls, chacun dans leur diocèse respectif, il appartient de déclarer dans quelle mesure les auteurs, soit païens, soit chrétiens, doivent être employés dans leurs petits séminaires et les écoles secondaires confiées à la direction du clergé diocésain, comme aussi il peut appartenir à eux seuls, s'ils s'en réservent le soin exclusif, de déterminer les conditions de pédagogie, de nourriture et d'hygiène.

« S'en suivra-t-il pour cela, tout en respectant leur indépendance, qu'on ne puisse soutenir, spéculativement au moins, que telle part donnée aux auteurs païens dans l'éducation est trop considérable, telle part donnée aux auteurs chrétiens trop restreinte, quand même ce serait précisément la part qu'ils auraient fixée dans leurs séminaires ou maisons ecclésiastiques (p. 13)? »

3. On examine la conduite de ceux qui ont empêché la publication des écrits en faveur de la méthode chrétienne.

Ici l'auteur nous apprend, que, comme on l'avait fait en France, certains personnages ont couru de journal à journal, de collège à collège, pour empêcher la publication d'articles pour la défense de la Méthode chrétienne. Plusieurs de ces émissaires arrivaient en effet de la France, nourris aux doctrines de la maison des hautes études des Carmes. Nous convenons que l'auteur est ici acerbe dans ses paroles; quelques traits ont dû blesser, et il aurait mieux fait de les omettre. Voici un extrait de ce chapitre :

On ne s'occupe pas de la vérité, de ses droits; on s'inquiète peu des besoins de la société, du mal qui la dévore, de l'abîme vers lequel elle marche à pas de géants; *on ne pense qu'à soi, qu'aux futilités intérieures de l'amour-propre*. L'Eglise, c'est soi; l'autorité, c'est soi; le monde, c'est le petit enclos où l'on vit. Que les journaux, que les livres propagent des doctrines plus que suspectes, on gémit sans doute en silence, mais on s'interdira toute démarche qui dénoterait un peu d'énergie; on s'excusera de son insouciance et de sa lâcheté en prétextant qu'il faut être prudent et ménager le camp ennemi, de peur de l'exaspérer. Mais vienne un homme de cœur et de courage qui sache dire toute sa pensée et parler hardiment bon sens et religion, de suite les prudents et les sages sortent de leur léthargie, ils s'agitent, le zèle qui les dévore les transforme en machines à haute pression, et ils ne sont tranquilles qu'après l'avoir fait mettre aux arrêts. Voilà comment ces personnages s'honorent eux-mêmes; voilà comment ils interprètent le *vos estis sal terræ* (p. 14).

III. — La question des classiques considérée dans son importance générale.

1. Preuves intrinsèques de l'importance de la question des classiques.

L'auteur n'a pas de peine à prouver cette thèse. Voici quelques-unes de ses raisons :

Quoi ! la question dont il s'agit est peu importante ! Mais à quoi touche-t-elle donc en dernière analyse ? n'est-ce pas à l'éducation de la jeunesse ? Et l'éducation de la jeunesse, est-ce peu de chose ? Les livres saints nous en donnent certainement une touchante idée. « L'homme, dit la Vérité éternelle, » suivra dans sa vieillesse les mêmes voies que celles qu'il a suivies dans sa » jeunesse : *adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* » (Prov. xxii, 6). » D'après ce témoignage de Dieu même, ce sont donc les premières années de la vie qui sont les plus précieuses ; toutes celles qui suivent ne sont destinées qu'à favoriser le développement du germe bon ou mauvais, déposé dans le cœur de l'enfant au printemps de son existence. La première éducation est d'une incalculable portée, et Leibnitz avait raison de dire : « J'ai » toujours pensé qu'on réformerait le genre humain, si l'on réformait l'éduca- » tion de la jeunesse. » Sous la question, en apparence fort secondaire, de savoir qui approchera de l'enfant pour lui enseigner la lecture, l'écriture, le calcul, le grec et le latin, se cache, en dernière analyse, une question de souveraineté : *L'éducation c'est l'empire, parce que l'éducation c'est l'homme, et l'homme c'est la société.* Il faut bon gré mal gré admettre ce principe ; il a été proclamé dans tous les temps et par les sages de tous les pays.

Si l'éducation fait l'homme et l'homme la société, il importe par-dessus tout de savoir comment se fait l'éducation. Or, à la question que nous posons pour arriver à cette connaissance, mille et mille voix répondent catégoriquement : l'éducation se fait par la transmission des idées. — Et la transmission des idées, comment se fait elle ? — Elle se fait surtout (nous ne disons pas *uniquement*) par les livres que l'on met aux mains de l'enfant. Si donc les livres que vous faites étudier aux enfants sont des livres païens, leur éducation sera en grande partie païenne ; conséquemment, ils seront eux-mêmes plus qu'à demi-païens, et par une dernière conséquence, aussi inévitable que les premières, la société reliquera une forte teinte de Paganisme (p. 17).

2. Preuves extrinsèques de l'importance de la question des classiques.

L'auteur prouve sa thèse en citant le grand nombre de conciles, d'évêques, de savants, d'universités, de professeurs qui se sont occupés avec un grand soin de cette question et cite à ce propos les paroles de l'illustre Donoso Cortès : « Il » n'y a que deux systèmes possibles d'éducation : le Chrétien » et le Païen. La restauration du dernier nous a conduits à » l'abîme dans lequel nous sommes, et nous n'en sortirons » certainement que par la restauration du premier (p. 19). »

3. La question des classiques n'est pas une question morte.

Les partisans des études païennes ont une singulière manière de répondre aux illustres prélats qui montrent le danger de leur enseignement. Ils prennent dans leurs revues ou journaux le ton vainqueur, et ils disent : « Ne parlons plus de » cela. Nous avons enterré cette question. » L'auteur rappelle

le beau *discours de Mgr l'évêque d'Aquila*, prononcé en 1865, à l'*Académie de la religion catholique*, au centre de Rome même¹. Il cite l'exemple des évêques de Naples, de Lombardie, de France, d'Angleterre et de Suède même, qui ont adopté en tout ou en partie la Méthode chrétienne des études. Il aurait pu citer le beau *plan d'études de Mgr d'Avanzo*, évêque de Calvi et Teano, que vos *Annales* ont publié², et sur lequel les revues et journaux païens n'ont pas dit un seul mot. Et c'est ainsi qu'ils appellent une question morte, parce qu'ils n'osent en parler. L'auteur cite à ce propos la parole de Mgr Gousset : « Si j'étais aussi libre qu'on l'est au Canada, j'adopterais complètement le système de Mgr Gaume », et cette autre de Mgr Parisi : « C'est la plus redoutable épreuve de » l'Église depuis son berceau. »

IV. — La question des classiques considérée relativement à l'étude des langues mortes.

1. *Le système païen n'aboutit qu'à former des élèves d'une ignorance fabuleuse en fait de latin.*

La grande raison, la seule raison, ce semble, alléguée par les adversaires des études chrétiennes, c'est qu'il faut à toute force conserver l'usage du *beau latin*, et le beau latin ne peut s'apprendre que dans les livres païens. — L'auteur répond à cela que non-seulement après 7 ou 8 ans d'études on ne parvient pas à connaître ou à savoir le *beau latin*, mais même à l'écrire correctement, et sur cela il cite les autorités de *Mercier*, de *M. Ch. Lenormant*, de *Gatien-Arnauld* et d'un professeur de l'université, allégué par Mgr Dupanloup. Un Jésuite, le P. *Judde*, disait au 17^e siècle aux régents de sa compagnie : « Vous ne pouvez, sans y mettre beaucoup de temps, faire un » thème qui vaille quelque chose. » Et pour le 16^e siècle, il cite *Muret* lui-même qui avait étudié et professé le latin pendant 60 ans, et qui disait : « Tous tant que nous sommes, moi » comme vous, après 20 ans, 30 ans, 40 ans d'études, nous » arrivons à savoir le latin, beaucoup moins bien que les » cuisiniers et les muletiers de Rome (p. 25). »

¹ Ce discours a été publié par les *Annales* avec ce titre : *Sur la nature, la cause et le remède du mal actuel*, t. XII, p. 313, 379 (5^e série).

² Voir ce *plan d'études* comparé à celui des Jésuites du P. Jouveney, et à celui de l'Université française dans les *Annales*, t. XX., 285, 291 (4^e série).

Et il en donne une raison évidente :

L'étude d'une langue morte offre par elle-même d'assez grandes difficultés. Ces difficultés augmentent lorsque la langue à étudier est celle d'un peuple dont les idées, les sentiments, la religion, les institutions, les usages, la vie publique et privée sont totalement différents des nôtres. L'enfant ne trouve ni dans son éducation première ni dans la société au milieu de laquelle il vit aucune ou presque aucune idée correspondant à celle du monde dont il est condamné à étudier la langue ; il doit deviner et le sens des mots et le sens de la pensée. Dans ce monde tout nouveau pour lui, il ne sait comment s'orienter ; le plus souvent il marche à tâtons, se voit arrêté par des difficultés insurmontables qu'il évite en tombant dans des contresens et finit par prendre à dégoût une étude qui reste toujours pour lui à l'état de labeur, sans jamais passer à celui de plaisir (p. 23).

2. Dialogue entre Horace et Santeuil.

Ce sont les *Annales*, qui les premières ont rappelé ce *Dialogue bouffon*¹, où l'on suppose Santeuil lisant ses vers latins à Horace qui, à son tour, lit à Santeuil des vers français de sa façon. Santeuil se moque à bon droit des vers d'Horace et lui prouve qu'il a appliqué les mots français en un sens ridicule : ce qui amène Horace à lui dire que son latin n'est pas du latin. Ce dialogue bouffon est vraiment cruel pour les prétendants au *beau latin*.

3. Conclusion à tirer de ce qui précède.

Elle est facile et évidente. C'est que par la méthode païenne, on ne sait pas, après 8 ou 9 ans d'études, le latin païen. Ce qui a fait dire : « Dans quelques années il n'y aura pas en France un homme capable de faire en latin l'épithaphe de » la langue latine. »

4. Où faut-il étudier le latin pour le savoir? — Latin chrétien.

Ce chapitre est un des plus instructifs. Il convient de vous en donner un extrait :

Grand Dieu ! disent ici tous d'une voix, bacheliers et licenciés, que prétendez-vous ? Vous avez beau dire, vous prêchez la croisade contre le latin ; vous désirez qu'on ne l'apprenne plus. Votre dessein est-il de nous faire reculer jusqu'aux siècles barbares ?

Non pas, Messieurs ; nous ne détruisons pas ramener la barbarie dans le monde civilisé. Nous ne voulons pas non plus que vous ignoriez le latin. Ce que nous ambitionnons, entre autres choses, c'est de vous faire apprendre et bien apprendre le latin qui vous est si cher, et que vous avez ignoré jusqu'ici sans vous en douter. Veuillez écouter avec un peu de patience ce que nous avons à vous dire à ce propos.

Le latin a été parlé par deux sociétés entièrement opposées dans leur ma-

¹ Voir *Annales*, t. x, p. 210 (4^e série).

nière de juger et de sentir; la société païenne et la société chrétienne. En créant un monde nouveau par l'effusion du Saint-Esprit, le Fils de Dieu a nécessairement créé une langue nouvelle, expression naturelle et adéquate des idées dont il a enrichi l'intelligence de l'homme, des sentiments dont il a doté son cœur. De là une langue latine ou grecque, aussi supérieure à la langue latine et à la langue païenne, que l'humanité régénérée est supérieure à l'humanité déchue.

Ces deux langues ont chacune sa perfection relative et ses caractères distinctifs. La langue latine païenne rend bien, très-bien l'idée païenne et le sentiment païen. Comme la société dont elle est la fidèle expression, cette langue est, surtout au siècle d'Auguste, très-polie, très-élégante et très-froide, quelquefois majestueuse, et le plus ordinairement impérieuse et hautaine. L'onction lui manque, parce que la charité manque à la société. Organe exclusif de passions et d'intérêts purement naturels, elle est profondément sensualiste. Tout cet ordre d'idées, de vertus, de sentiments, de relations, né du Christianisme, reste chez elle sans traduction. Ainsi, naturalisme pur, sensualisme, égoïsme et pauvreté dans le fond, variété, élégance, sécheresse dans la forme, inversion et rigueur dans la texture; tels sont les principaux caractères qui le distinguent.

Expression d'une société toute différente, la langue latine chrétienne offre des caractères diamétralement opposés : spiritualisme pur, richesse intarissable dans le fond, simplicité, douceur, onction, flexibilité, clarté dans la forme; ordre logique surtout dans la texture. On voit que ces deux langues diffèrent autant l'une de l'autre que les deux sociétés elles-mêmes dont elles sont l'expression (p. 29).

Ici l'auteur cite saint Cyprien, saint Jérôme, saint Augustin, qui auraient mieux que nos modernes parlé le latin Cicéronien, mais qui ont voulu parler une langue qui pouvait rendre exactement et clairement les idées chrétiennes ¹, puis il continue :

Ainsi, les expressions et les termes sont communs à l'une et à l'autre langue; mais le cachet, le génie, l'ordre et la signification d'un grand nombre de mots sont totalement différents. Cette différence entre les deux idiomes est tellement réelle que les plus habiles dans la latinité païenne ne le sont pas pour cela dans la latinité chrétienne; et celui qui en prose se flatte d'imiter Cicéron, et Horace en vers, n'est pas pour cela capable d'écrire un discours qui sente S. Léon ou S. Grégoire, ni un hymne qui rappelle S. Ambroise ou S. Thomas. L'expérience en est faite. Vainement un homme se sera pour ainsi dire

¹ Nec illa suavitas delectabilis est, qua non quidem iniqua dicuntur, sed exigua et fragilia bona sperne verborum ambitu ornantur, quasi nec magna stabilia decenter et graviter ornarentur. Est tale aliquid in epistola S. Cypriani (*Epist. 1, ad Donatum*), quod ideo puto vel accidiisse vel consulto factum esse, ut servetur a posteris, quam linguam doctrinæ christianæ sanitas ab ista redundantia revocaverit, et ad eloquentiam graviores modestioremque restrinxerit (*Aug., De Doctrina christiana, t. IV, c. 14, n° 31, Patrol. lat., t. 34, p. 102*).

approprié la manière des auteurs profanes, et connaîtra parfaitement la latinité du siècle d'Auguste, s'il ne fait pas une étude approfondie des principes de la latinité chrétienne, il se trouvera embarrassé et même incapable d'écrire et de parler correctement et convenablement du dogme, de la discipline, en un mot, des choses chrétiennes. Sa composition pourra se distinguer par l'élégance et le choix des mots, par le nombre de la phrase ; mais elle manquera de précision, de gravité, de clarté ; elle sera vide de choses, misérable et souvent ridicule. L'expérience est là pour nous dire que celui qui veut écrire ou raisonner des choses chrétiennes uniquement avec la langue du siècle d'Auguste, commet de pernicieuses erreurs, donne à la religion une physionomie païenne, tombe à chaque pas dans des inconvenances de langage, dans des vanités de pensée, souvent même dans des inexactitudes de croyance qui ouvrent la porte à l'hérésie. C'est ce dont nous avons de nombreux et tristes exemples dans Laurent Valia et dans Erasme, appelés non sans raison, par des hommes très-judicieux, les précurseurs de Luther (p. 31).

5. *Beauté du latin chrétien non inférieure à la beauté du latin païen.*

Ici l'auteur ne parle pas en son nom ; mais il emprunte un beau passage à l'un des plus grands latinistes de la renaissance, au célèbre *Erasme* :

« Pourquoi, je vous prie, demande Erasme, le latin chrétien ne serait-il pas du bon et du beau latin ? — Parce qu'il emploie des mots nouveaux et des tournures inconnues de Cicéron et des auteurs du siècle d'Auguste. — Mais s'il faut regarder comme barbare tout ce qui est nouveau dans le langage, il n'y a pas un mot, pas une tournure qui ne fût autrefois barbare. Combien ne trouvez-vous pas de ces nouveautés dans Cicéron lui-même, surtout dans les ouvrages où il traite de l'art oratoire et de la philosophie ! Quelle oreille latine avait entendu avant Cicéron les mots *beatitudo*, *visio*, *species*, *propositio*, *occupatio*, *contentio*, *complexio* ? C'est lui qui a osé forger ces mots et leur donner une signification jusqu'alors inconnue des Romains ¹.

« Combien d'autres mots ont été introduits dans la langue latine par Plaute, si fort admiré de Cicéron, par Ovide, par Catulle, par Sénèque, par Pline, par Tacite et par les meilleurs écrivains ! Horace lui-même justifie ces innovations et en trace les règles. Sur quels titres refuserez-vous aux grands écrivains du Christianisme un droit que personne ne conteste à ceux de l'antiquité ? Devaient-ils emprisonner le génie chrétien dans les entraves du génie païen, ou laisser sans expression cette foule d'idées nouvelles dont le Christianisme a doté le monde ?

« Et moi je vous dis que le beau latin consiste, chez les chrétiens, à employer les mots et les tournures convenables pour exprimer les choses chrétiennes ; de même que pour les païens le beau latin était celui dont les mots exprimaient le mieux les choses païennes. Cicéron lui-même, s'il vivait aujourd'hui, trouverait le nom de Dieu le Père, tout aussi élégant que celui de Jupiter très-bon

¹ Erasme, dans son *Ciceronianus*, sive de optimo dicendi genere, p. 99.

et très-grand. Il croirait que le nom de Jésus-Christ donne pour le moins autant de grâce au discours que celui de Romulus et de Scipion ¹.

« Ne faussons pas le goût de la jeunesse, et, sous prétexte de la rendre Ciceronienne, prenons garde de la rendre Païenne : *Ne simplex ac rudis Ætas ciceroniani nominis præstigio decepta, pro ciceroniana fiat pagana*. D'où vient le mépris du latin chrétien ? De ce que le nouvel enseignement laisse ignorer le Christianisme à la jeunesse. Qu'elle soit d'abord fortement nourrie d'études chrétiennes, et alors rien ne paraîtra plus magnifique que la religion ; nous ne trouverons rien de plus suave que le nom de Jésus-Christ, rien de plus éloquent et de plus beau que les noms employés par les grands génies chrétiens pour exprimer les choses chrétiennes. Nous sentirons alors que nulle langue n'est belle qu'autant qu'elle est en rapport avec la personne qui parle et avec les choses dont elle parle ; nous sentirons même que c'est quelque chose de monstrueux de défigurer le Christianisme avec les colifichets du Paganisme : *Monstruosus est qui materiam christianam paganis nugis conamnat* ².

« Voilà pour les mots nouveaux. Quant aux tournures, direz-vous maintenant que, pour être latines, elles doivent ressembler à celles de Cicéron ? Dans ce cas, ni César, ni Salluste, ni Tite-Live, ni Quinte-Curce, ni Sénèque, ni Pline, ni Tacite ne savent écrire le latin, puisque leurs tours de phrase ne ressemblent nullement à ceux de Cicéron (p. 33). »

Nous ne savons ce que peuvent répondre à cela les grands partisans exclusifs du beau païen.

6. *Le latin chrétien est le seul que puissent parler les sociétés modernes.*

Ici encore l'auteur emprunte les propres paroles d'Erasme :

« Voyez, quel péché nous commettons contre le sens commun, en imitant les païens dans leurs arts, dans leur langage et dans leur littérature !... Pour être beau, éloquent, irréprochable, le langage doit être en parfaite harmonie avec les choses, les temps, les hommes et les idées. Or, que vous en semble ? l'état actuel du monde ressemble-t-il au temps où vécut et parla Cicéron ? Religion, forme sociale, institutions, philosophie, sciences, lois, mœurs, goûts, tout n'a-t-il pas changé ? De quel front vient-on nous dire que la seule langue qui puisse bien exprimer toutes ces choses, c'est la langue de Cicéron ?

« N'est-il pas, au contraire, de la dernière évidence que la scène du monde ayant été bouleversée de fond en comble, le seul moyen pour nous de parler convenablement, c'est de parler tout autrement que Cicéron ? Vous avez beau nier qu'on puisse bien parler latin, à moins de parler le latin du siècle d'Auguste, les choses elles-mêmes vous crient que nul aujourd'hui ne peut bien parler latin, s'il ne s'éloigne beaucoup du latin de Cicéron et du siècle d'Auguste : *Res ipsa clamitat neminem posse bene dicere, nisi prudens accedat ab exemplo Ciceronis ; nisi multum Ciceronis dissimilis* ³.

¹ Erasme, *ibid.*, p. 102.

² *Ibid.*, p. 213.

³ *Ibid.*, p. 83.

» Je vous en fais juges!... Si vous ne voulez que des mots et des tournures de la belle antiquité, combien de choses que vous ne pourrez pas dire, ou que vous ne direz que d'une manière ridicule et fort dangereuse. Ainsi, dans la langue latine païenne, vous ne trouvez nulle part les mots : Jésus-Christ, Saint-Esprit, Trinité, Evangile, Moïse, prophète, pentateuque, psaume, évêque, archevêque, diacre, église, hérésie, symbole, baptême, eucharistie, absolution, excommunication, messe et une foule d'autres qui expriment toute la vie religieuse et sociale des nations modernes.

» Que fera l'admirateur exclusif du bon latin de l'antiquité? Se taira-t-il, ou changera-t-il les mots reçus parmi les chrétiens? Dans ce dernier cas, ne verrons-nous pas ce que nous voyons déjà, les anciennes hérésies renaître et le monde retourner au Paganisme? Le moins que puisse dire l'homme de bon sens qui nous jugerait avec équité, c'est qu'avec cette imitation servile du latin païen, nous déshonorons la majesté du Christianisme¹ (p. 35). »

Cela est de toute évidence. Et il semble qu'il faut fermer l'œil de l'intelligence pour ne pas voir la justesse de ces paroles.

7. *C'est un contresens énorme de prétendre former des Cicérons en étudiant, comme on fait, Cicéron et les auteurs païens.*

Encore ici l'auteur fait parler *Erasme*, le plus zélé propagateur de la méthode païenne au 16^e siècle, celui qui a pu dire : *Ego peperit ovum Lutherus exclusit*; « l'homme, dit plaisamment » notre auteur, qui pourrait avaler tous nos *licenciés*, tous nos » *docteurs ès lettres*, non-seulement sans s'exposer à souffrir » d'une indigestion, mais encore sans rompre le jeûne. »

« Vous êtes dans le faux, complètement dans le faux. Vouloir faire de vos jeunes gens des Cicérons, c'est-à-dire des grands orateurs et de grands écrivains, en leur faisant étudier, comme vous faites, les auteurs païens, c'est l'antipode du bon sens. Avec votre méthode, vous pourrez former des cymbales retentissantes, des bavards en vers et en prose... Mais de grands orateurs et de grands écrivains, jamais.

» La parole suppose la pensée. Pour former des Cicérons, il faut commencer par faire le travail sérieux que Cicéron lui-même a fait; travail que vous ne faites pas, que vous ne pouvez pas faire, car vous faites tout le contraire. Celui-là deviendra un Cicéron qui mettra autant d'ardeur à étudier la religion chrétienne, la société chrétienne, les hommes et les choses de son temps, que Cicéron en mit à étudier la philosophie païenne.... Celui qui aura recueilli cette moisson de connaissances... pourra, avec quelque droit, prétendre au titre de Cicéronien. En effet, rien n'empêche de le lui donner, si toutefois vous convenez qu'un Cicéron est un homme qui parle avec connaissance de cause, avec lucidité, avec abondance, avec vigueur et convenance, suivant la nature du sujet, des temps, des lieux et des personnes. Horace vous l'a dit, et vous

¹ *Erasme, ibid., p. 213.*

P'oubliez : *Scribendi recte sapere est et principium et fons*. Des idées d'abord, les mots viendront ensuite ; agir autrement c'est folie ¹ (p. 36).

8. *Résumé et conclusion pratique de tout le chapitre.*

L'auteur expose ici les divers genres d'études, tels que diplomatie, histoire, lettres familières, poésie, etc., et prouve que ce sont nos auteurs chrétiens et non les auteurs païens qui ont formé toute notre littérature actuelle, et qu'elle est aussi belle que celle du siècle d'Auguste.

V. — La question des classiques considérée relativement à son importance particulière pour le Canada.

1. *Il faut employer la méthode chrétienne au Canada pour faire contrepoids aux mauvais principes qui nous envahissent.*

Une des principales raisons qu'allèguent les partisans des études païennes, c'est que le Canada est dans une situation très-différente de celle de la France et de l'Europe, en ce que : 1^o l'éducation est entre les mains des ecclésiastiques et non des laïques ; 2^o en ce que le peuple y est bien plus religieux qu'en Europe. A cela l'apologiste catholique répond que le même état existait en France et en Europe avant la Révolution. L'éducation était aussi en entier entre les mains du clergé ; ce qui n'a pas empêché la perte de la foi. C'est pour ne pas arriver aux mêmes résultats qu'il faut nécessairement changer la méthode d'éducation suivie alors en France ; d'autant plus que déjà on voit avec peine que, même au Canada, les mauvaises doctrines se propagent et la foi diminue. Sur cela, l'auteur ajoute :

Qu'allons-nous donc opposer à ce torrent dévastateur qui chaque jour va se grossissant ? La foi, la raison, l'histoire interrogées nous répondent. La seule digue qui puisse arrêter ce torrent dans sa marche, c'est la religion connue dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa nécessité comme principe civilisateur et conservateur de tout ce qui fait la vie des sociétés. Or, cette connaissance de la religion, absolument nécessaire pour conjurer les maux qui nous menacent, elle ne s'acquiert pas par l'étude de Virgile, d'Horace ou de Cicéron. Pour l'avoir, il faut puiser aux véritables sources qui sont les Livres saints, les écrits que nous ont légués nos Pères dans la foi.

Et qu'on ne dise pas que les élèves compléteront leurs études religieuses plus tard, lorsque leur cours classique sera terminé. C'est une sotte raison inventée pour pallier une conduite plus sotte encore. Rien dans le passé d'abord ne

¹ Erasme, *ibid.*, p. 3 et 125.

justifie cette espérance. Ensuite comment espérer qu'au sortir de leurs classes, les jeunes gens, nourris de frivolités pendant de longues années, se sentiront de suite pris d'une telle passion pour les choses sérieuses, qu'ils consacreront plusieurs heures, chaque semaine ou même chaque mois, à l'étude de la religion? Mais, pour cela, il faudrait qu'ils fussent dans des conditions tout autres que celles où les a placés le système actuel d'éducation. Il faudrait d'abord qu'ils soupçonnassent au moins la nécessité de pareilles études, ensuite qu'ils eussent de l'estime et du goût pour elles; enfin qu'ils sussent où puiser pour les faire.

Or, les élèves peuvent-ils soupçonner leur ignorance en matière de religion lorsqu'ils ont suivi un cours complet dans des maisons où l'on prétend ne leur laisser rien ignorer de ce qui leur est indispensable, et que l'on proclame de plus que la religion a occupé dans leurs études la place qu'elle était en droit de revendiquer? Peuvent-ils estimer et goûter une matière qu'ils n'ont guère vue traitée ailleurs que dans de maigres abrégés de doctrine chrétienne, par *demandes* et par *réponses*; quand ils sont de plus sous l'impression que tous les livres sortis de la plume des Pères de l'Eglise ou des docteurs catholiques, sont écrits dans un style barbare? Peuvent-ils enfin savoir où puiser quand, bien loin de connaître les noms des plus grands écrivains formés par le christianisme, ils savent à peine ceux des apôtres (p. 42).

Toutes ces considérations sont frappantes de vérité, et l'on s'étonne que tous les prêtres ne les approuvent pas.

2. *Dans l'ordre de choses qui règne en Canada, la méthode chrétienne est un des principaux moyens de salut.*

Pour prouver sa thèse, l'auteur émet certaines considérations parmi lesquelles nous choisissons les suivantes :

Les intelligences ne doivent-elles pas toujours être nourries de la vérité, d'abord pour vivre de la vie qui leur est propre, ensuite pour reconnaître l'erreur sitôt qu'elle se présente, la combattre et la repousser? Est-ce le résultat que l'on obtiendra en soustrayant l'âme de l'enfant à la continuelle influence de la vérité chrétienne, pour la mettre en contact journalier avec l'esprit de mensonge qui parle dans les livres païens? Reconnaissons-le avec douleur : nous lui laissons ignorer le Christianisme; il ne connaît guère la religion que par certaines pratiques extérieures qui agissent sur ses sens plutôt qu'elles ne parlent à son esprit. Les convictions, qui naissent d'une étude longue, sérieuse et approfondie, peuvent seules faire contre-poids aux dangers de toutes sortes qui assiègent le jeune homme à son entrée dans le monde (p. 44).

Voici un point de vue important et qui s'applique à d'autres pays que le Canada :

Et puis, dans un pays comme le nôtre où règne le parlementarisme, où nous sommes exposés à tout moment à avoir pour législateurs ceux qui hier encore étaient sur les bancs de collège, ne devrions-nous pas donner par tous les moyens possibles une éducation profondément religieuse, foncièrement catholique aux élèves qui nous sont confiés? A l'heure qu'il est, c'est le cri

d'alarme que laissent échapper tous les hommes de bien qui s'occupent un peu d'affaires publiques : « Nos hommes politiques sont, pour la plupart, sans principes arrêtés, sans convictions, d'une ignorance phénoménale en fait de connaissances religieuses. Ils nous poussent, sans s'en apercevoir, à l'abîme, » à la révolution (p. 44) »

3. *Notre mélange avec les protestants rend encore la méthode chrétienne plus nécessaire.*

Sur cela, l'auteur fait observer :

Seules, à l'heure qu'il est, les intelligences fortes et robustes dans la foi peuvent être à l'abri des atteintes du subtil poison de l'erreur qui se glisse partout ; seules, elles peuvent déjouer les ruses de l'ennemi, éviter ses pièges, reconnaître ses perfides caresses, le combattre enfin avec avantage, s'il en vient à demander une lutte corps à corps. A-t-on compté le nombre considérable de journaux protestants qui sont mis en circulation dans le pays ; qui chaque jour attaquent nos croyances directement ou indirectement, et qui malheureusement sont lus par une foule de jeunes catholiques ? Les moins fanatiques en apparence ne sont-ils pas encore extrêmement dangereux, par cela même qu'ils démolissent sans avoir l'air d'y toucher ?

A quoi cependant aboutit notre système actuel d'éducation ? Il nous laisse presque sans défense aux mains de l'hérésie : nous connaissons au parfait l'idolâtrie des Grecs et des Romains, et nous n'avons pas la science religieuse nécessaire pour faire face aux dangers du présent. Aussi, comme la foi s'affaiblit rapidement parmi nous ! elle ne jette plus de profondes racines dans le sol ; elle s'éteint ; elle se meurt ; bientôt elle aura cessé d'être (p. 47).

4. *Le clergé ne peut rien avec la méthode païenne ; il peut tout avec la méthode chrétienne. Cette dernière seule est la sauvegarde de son influence.*

Et, en effet, l'influence du clergé est dans les vérités qu'il enseigne et l'éducation qu'il donne. Mais quand il donne un enseignement d'auteurs païens, il est clair comme le jour que les laïques peuvent le donner aussi bien que lui ; et voilà par où l'influence s'échappe de ses mains. C'est ce que dit l'auteur :

On ne tardera pas à dire tout haut que pour enseigner du latin et du grec, purement et simplement, pour commenter et faire goûter les classiques anciens, les laïques sont aussi habiles, sinon plus, que les ecclésiastiques ; qu'il n'est pas besoin de porter soutane et rabat pour faire des cours de bonne et excellente littérature. Qu'aura-t-on à répondre à un pareil argument si la méthode d'enseignement reste ce qu'elle est ? Rien absolument, à notre avis.

Si donc le clergé veut rester maître de l'éducation, ce que nous souhaitons autant et peut-être même plus vivement que lui, qu'il la donne chrétienne comme lui seul peut et doit la donner. On n'aura plus de raisons à faire valoir contre lui. En outre, les hommes d'État, qu'il aura formés, seront tellement convaincus, par une conséquence inévitable des principes qu'une éducation toute chrétienne aura déposés en eux, de la nécessité de son action sur l'en-

seignement qu'ils regarderont comme une profanation et un sacrilège de changer cet ordre de choses.

Aujourd'hui surtout qu'on ne songe pas encore à contrôler l'action du clergé sur l'enseignement, qu'il fait en cette matière absolument comme il veut et comme il l'entend, qu'il se hâte de prendre ses mesures pour rester toujours maître de la position (p. 49).

5. *La méthode chrétienne peut seule former de bons citoyens.*

Les vérités chrétiennes peuvent seules empêcher les peuples de se précipiter dans le communisme, le républicanisme, et, par suite, dans l'anarchie et le despotisme où se sont précipités les peuples de l'ancien monde. Si l'on veut avoir un gouvernement régulier et de vrais citoyens, il faut donc enseigner les vérités chrétiennes, complètes et entières, aux générations actuelles.

VI. — Conclusion.

Voici cette conclusion qui contient le bon et le difficile côté de l'opuscule :

Nous voici maintenant arrivé au terme de notre travail. Puissions-nous avoir atteint le but que nous ambitionnons par-dessus tout : le triomphe du bien, le règne de la foi, la gloire de Dieu. Malheureusement les obstacles que nous rencontrons à l'accomplissement de nos desseins viennent de la part de personnes qui devraient naturellement marcher avec nous et même à notre tête. Si nous avons usé d'expressions fortes parfois, nous ne le regrettons pas; nous avons à qualifier une conduite qui les méritait et au delà. Les faits sont connus : on a persécuté, calomnié de très-dignes et très-savants professeurs ; on a même privé la jeunesse laïque et cléricale de leurs précieux enseignements, par cela seul, qu'ils étaient trop franchement catholiques. En revanche, on encourage et on emploie des professeurs hétérodoxes. La chose n'est guère croyable, cependant c'est ce qui a eu lieu dans certaine maison réputée chrétienne et catholique. A la vue de semblables procédés, il faut protester et faire entendre des réclamations (p. 50).

Les lecteurs des *Annales* verront là ce qui a blessé certaines personnes haut placées. Car il faut bien le dire, cette maison *réputée chrétienne et catholique*, c'est le *séminaire diocésain* de Québec, où enseignent les jeunes professeurs de l'École des hautes études ecclésiastiques de Paris. De là, grandes plaintes et grandes rancunes. Au lieu de s'attacher aux considérations si chrétiennes et si solides développées dans cette brochure, comme vos lecteurs peuvent en juger en ce moment, on n'y a vu que quelques expressions blessantes. On a dit que l'autorité était méconnue, insultée, et de là des dénonciations à Rome.

Or, la vérité est qu'il n'y a eu ni insulte, ni mépris, ni empiètement volontaire contre un évêque que tout le monde, et que l'auteur de la brochure en particulier, aime et vénère. C'est ce qu'il répondra en particulier dans une brochure nouvelle. Mais je dois avant continuer à mettre sous les yeux du lecteur des *Annales* toutes les pièces de cette question.

VII. — Circulaire au clergé du diocèse de Québec.

Archevêché de Québec, 14 mars 1867.

MESSIEURS,

Vous savez que, pendant les deux années qui viennent de s'écouler, il a été publié dans le pays plusieurs brochures sur la question des classiques. La dernière surtout, imprimée à Ottawa, sous le pseudonyme de George Saint-Aimé, avait rempli mon cœur d'amertume, tant elle était injurieuse à l'autorité ecclésiastique et aux maisons de haut enseignement sur lesquelles elle exerce sa vigilance.

Mais ce qui m'affligeait encore davantage, c'était les divergences d'opinion excitées à cette occasion parmi les prêtres du diocèse, et dont l'effet était propre à détruire cette belle union qui faisait de notre Clergé un corps si puissant pour le bien.

Ayant lieu de craindre que les auteurs de ces publications et leurs approbateurs fussent peu disposés à s'en rapporter à mon opinion et à céder à mon autorité, j'ai cru devoir consulter l'autorité suprême, celle qui fait taire toutes les opinions particulières; qui est chargée de constater le véritable sens des traditions catholiques, et devant laquelle chacun doit s'incliner avec respect, sous peine de s'exposer à tomber dans le schisme et l'hérésie. J'ai donc exposé à la S. Congrégation de l'Inquisition et du Saint-Office, le triste état où se trouvaient les esprits dans le diocèse, et je lui ai demandé « si l'usage *presque exclusif* » des auteurs païens, tel qu'il se pratique dans les institutions de Rome, dans » la plupart des Séminaires et des Collèges du monde catholique, et en particulier dans notre Séminaire diocésain, dont j'envoyais en même temps le » programme d'études ¹, si cet usage, dis-je, n'est que *toléré* par l'Eglise, » et si elle ne le souffre qu'à cause de la grande difficulté de le faire disparaître; si, dans les Conciles de Latran et de Trente, dans l'Encyclique » *Inter multiplices*, et autres documents authentiques, l'Eglise a voulu que les » écrits des Saints Pères eussent *la plus large part* dans les études classiques, » et si, en particulier, l'on doit entendre la seconde partie de la septième règle » de l'Index, en ce sens qu'elle défende aux enfants la lecture des auteurs païens, » *quels qu'ils soient*; si l'étude des classiques païens, telle que (*sic*) pratiquée » dans nos collèges, est de nature à *inculquer le Paganisme* dans l'esprit des » jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, à en faire des sceptiques et des incrédules, et si enfin cette étude est bien réellement *une des causes* de tous les maux qui menacent aujourd'hui la société, comme on a

¹ Ce programme a été publié dans l'Annuaire de l'Université-Laval, pour l'année académique 1863-64, page 55.

« voulu le prétendre, de sorte qu'un des moyens de salut pour la société chrétienne serait de *cesser d'enseigner les auteurs païens*, au moins dans les basses classes ¹. »

Je suis doublement heureux de la réponse faite à mes questions, par son Eminence le cardinal Patrizi, au nom de la S. Congrégation, d'abord parce que, répondant à un évêque qui consulte pour rétablir la paix dans son diocèse, à l'occasion d'une question de doctrine, la décision qu'il donne est officielle et fait autorité², et ensuite parce que cette décision est *très-claire, très-catégorique, et plus explicite* que ne l'ont été les autres documents publiés jusqu'ici par Rome sur la question de l'enseignement. Je me fais un devoir de vous communiquer ce document important que vous lirez sans doute avec intérêt :

VIII. Lettre de S. E. le cardinal Patrizi à Mgr l'archevêque administrateur de Québec.

*Illustris ac Reverendissime Domine
uti frater.*

Ex tuis litteris die 23 novembris anno proximo elapso ad me datis EE. PP. Cardinales una mecum Sacræ Inquisitioni præpositi ægre admodum intellexerunt graves in ista diœcesi obortas esse et adhuc commoveri dissensiones inter viros polissimum ecclesiasticos, propterea quia in tradendis humanioribus litteris tum in Seminario diœcesano, tum in aliis puerorum juvenumque collegiis vigilantæ atque auctoritati tuæ commissis libri ab ethnicis auctoribus conscripti, licet emendati, præleguntur. Non est profecto, cur quid hujusmodi libros a litterarum studio amandandos existimant, hac in re vehementer sollicitos anxiosque se præbeant. Explorata enim res est et antiqua constantique consuetudine comprobata, adolescentes etiam clericos germanam dicendi scribendique elegantiam et eloquentiam sive ex sapientis-

D'après la lettre que vous m'écriviez l'an dernier, en date du 23 novembre, les Eminentissimes Cardinaux, qui sont en même temps que moi préposés à la Sainte Inquisition, ont appris avec une grande douleur que dans votre diocèse, de graves dissensions s'étaient élevées, surtout parmi les ecclésiastiques, et qu'elles y produisaient encore aujourd'hui de l'agitation, parce que dans l'enseignement des lettres humaines, tant dans votre Séminaire diocésain que dans les autres Collèges, où étudient les enfants et les jeunes gens, et qui sont soumis à votre surveillance et à votre autorité, on explique les auteurs païens, tout expurgés qu'ils soient. Il n'y a certainement pas lieu, pour ces ecclésiastiques de penser qu'il faille mettre ces livres de côté dans l'enseignement littéraire, ni de se montrer à cet égard si inquiets et si

¹ Il est bon de remarquer que la S. Congrégation du St-Office, avant de donner sa réponse, a eu sous les yeux la brochure de M. George St-Aimé, intitulée : *La Méthode Chrétienne*.

² « La Congrégation du St-Office, ou de la Suprême et Universelle Inquisition, veille à la pureté de la Foi, punit les crimes qui la blessent.... Elle rend des décisions interprétatives sur les choses de la foi ou des mœurs, et répond aux consultations qui lui sont adressées sur ces points, après avoir pris l'avis du Souverain Pontife. »

grandement alarimés. La chose a été examinée et elle a reçu la sanction que donne un usage antique et constant; les jeunes clercs peuvent sans aucun péril apprendre très-bien l'art de parler et d'écrire élégamment et avec éloquence, tant dans les œuvres éminemment sages des Saints Pères que dans les auteurs Païens les plus célèbres, purifiés de toute souillure ¹. Cela est non-seulement toléré par l'Eglise, mais entièrement permis, comme Notre Saint Père le Pape Pie IX l'a clairement déclaré dans sa *Lettre encyclique*, adressée aux évêques de France, en date du 21 mars 1853. Puis donc que les livres Païens, soit grecs, soit latins, dont on fait usage dans le séminaire et les collèges mentionnés plus haut, ne sont pas de ceux qui traitent de choses lascives ou obscènes, qui les racontent ou les enseignent, et qu'en outre ils ont déjà été purifiés de toute souillure avec le plus grand soin possible, comme vous m'en donnez vous-même la haute garantie, il n'y a certainement rien qu'on puisse raisonnablement blâmer dans l'usage de pareils livres. Cependant, il est très-déplorable que pour cette raison, la concorde entre les membres de votre clergé ait été détruite et que les esprits

alimis Sanctorum Patrum operibus, sive ex clarissimis Ethnicis scriptoribus, ab omni labe purgatis, absque ullo periculo addiscere optimo jure posse ¹. Id ab Ecclesia non toleratur modo, sed omnino permittitur, et a SSmo Domino Nostro Pio Papa IX, perspicue declaratum fuit in *epistola encyclica* ad Galliarum Episcopos die 21 martii 1853 missa. Quum igitur antiqui libri ab Ethnicis græce aut latine conscripti, qui in seminario et collegiis istis adhibentur, non il nimirum sint, qui res lascivas seu obscenas tractant, narrant, aut docent, imo ab omni labe sint jam diligentissime expurgati, sicut insigni testimonio tuo ultro fateris, idcirco nihil est quod in usu hujusmodi librorum jure possit reprehendi. Verumtamen illud maxime dolendum est, quod hanc ob causam, disturbata isthic cleri concordia, non parum commoti sint animi: quia si semper, nunc certe viri catholici præsertim ecclesiastici non in agitandis fovendisque importunis controversiis, sed in catholica tuenda veritate et in Sanctæ Ecclesiæ juribus, quæ adeo divexatur, propugnandis omnem operam et industriam debent impendere. Quare Te maximopere Sacra hæc Congregatio in Domino cohortatur, ut non

¹ On remarquera que je traduis *sive ex sapientissimis*. . . . *sive ex clarissimis* par *tant* dans les œuvres. . . . *que* dans. . . . et non par *soit* dans les œuvres. . . . *soit* dans. . . . Car d'abord, si la phrase était disjonctive, le *absque periculo addiscere* tomberait aussi bien sur les œuvres des Saints Pères que sur les livres païens. On ne peut pas supposer qu'il en soit ainsi, parce qu'il serait plus que naïf de dire que l'étude des œuvres des Saints Pères n'offre pas de dangers. En second lieu, *sive* répété a souvent le sens de *et* répété, qui signifie la même chose que *tant*. . . . *que*. Ici, *sive* doit réellement s'interpréter ainsi, car, comme tout le monde l'avouera, le Cardinal cite l'Encyclique *Inter multiplices*. Or, dans cette Encyclique on ne lit pas *sive* répété, mais *tum* qui signifie *tant*. . . . *que*. De plus dans un Mémoire italien, présenté aux évêques réunis à Rome en 1862 et où se trouve cité ce passage de l'Encyclique, l'auteur traduit ainsi *tum* répété. Enfin, toutes les traductions françaises les plus autorisées suivent cette interprétation. (*Note de l'auteur*)

minori contentione quam pastoralis caritate ecclesiasticos istos viros concordissimis animis idipsum dicere omnes et in eodem sensu atque in eadem sententia perfectos esse moneas; atque efficias, ut ab omni questionum vanitate abhorrentes, sedulo naviterque Dei et proximorum negotium agant. Non dubitatur, quin pro spectata tua prudentia a procurando hoc salutari officio numquam desinas; et interim fausta cuncta ac felicia Tibi precor a Deo.

Rome die 15 februarii 1867.

Amplitudinis Tue,

Addictissimus uti frater,

(Sign.) C. CARD. PATRIZI.

R. P. D. Episcopo Administratori Apostolico Diocesis Quebecensis.

ne se soient pas peu échauffés. Toujours, et aujourd'hui plus que jamais, les catholiques et surtout les ecclésiastiques, loin de soulever et d'entretenir des discussions fâcheuses, doivent employer tout leur zèle et leurs efforts à défendre la vérité catholique et à combattre pour la défense des droits de la Sainte Eglise, qui est si vivement attaquée. C'est pourquoi cette Sacrée Congrégation vous exhorte fortement dans le Seigneur à amener tous ces ecclésiastiques, en usant d'autant d'énergie que de charité pastorale, à proclamer la même chose en union de cœurs et à ne faire qu'un par la conformité de vues et de sentiments. Elle vous exhorte en outre à faire en sorte, qu'ayant en horreur de vaines discussions, ils s'occupent avec zèle et dévouement des intérêts de Dieu et du prochain. On ne doute pas, eu égard à votre prudence, que vous ne cessiez jamais de veiller à l'accomplissement de ce devoir de salut. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous accorde bonheur et prospérités.

De votre Grandeur, etc.

C. CARD. PATRIZI.

IX. — Voici maintenant le commentaire ajouté par la Circulaire à la lettre de Son Eminence.

Après avoir lu cette lettre remarquable du Préfet de la S. Congrégation, je ne doute pas que tous ceux qu'elle concerne ne s'empressent de dire sans arrière pensée : *Roma locutus est* (sic), *causa finita est*.

Toutefois, Messieurs, comme la S. Congrégation me fait une espèce de devoir, *maximopere cohortatur*, de travailler à ramener tous les esprits à un même sentiment, je crois devoir appeler votre attention sur quelques passages de sa décision qui ont rapport à certaines doctrines émises au sujet des classiques, et sur lesquelles il ne doit plus y avoir de discussion à l'avenir.

On a prétendu 1° qu'il y avait grande importance à discuter la question des classiques, et cela malgré l'autorité diocésaine. Réponse : — *Non est profecto, cur qui huiusmodi libros amandandos existimant, hac in re vehementer sollicitos anxiosque se præbeant. Explorata enim res est.*

On a prétendu 2° qu'une expérience de trois siècles avait prouvé le danger qu'il y a de faire usage des auteurs païens. Réponse : — *Explorata res est, et antiqua constantique consuetudine comprobata, adolescentes etiam clericos*

germanam dicendi scribendique elegantiam et eloquentiam, sive ex SS. Patrum operibus, sive ex Ethnicis scriptoribus, ab omni labe purgatis, absque ullo periculo addiscere optimo jure posse.

On a prétendu 3° que l'Eglise n'avait fait que tolérer l'usage des auteurs païens. Réponse : — *Id ab Ecclesia non toleratur modo, sed omnino permittitur.*

On a prétendu 4°, et pour cela on s'est appuyé sur l'Encyclique *Inter multiplices*, que les auteurs païens étaient condamnés, ou du moins n'étaient que tolérés. Réponse : — La S. Congrégation dit que N. S. Père le Pape Pie IX déclare nettement dans cette Encyclique, *a SSmo Domino nostro Pio Papa nono perspicue declaratum fuit*, que l'usage des auteurs païens n'est pas seulement toléré, mais tout-à-fait permis.

On a prétendu 5° que la seconde partie de la septième règle de l'Index prohibait absolument tous les livres écrits par les païens. Réponse : — A Rome, on distingue parmi les ouvrages païens, ceux qui traitent *ex professo* de choses lascives ou obscènes, ou qui les racontent ou les enseignent ; ce sont ceux-là seuls qui tombent sous la défense de la septième règle de l'Index. Quant aux autres : *Cum antiqui libri ab ethnicis conscripti, qui in Seminario adhibentur non ii nimirum sint, qui res lascivas seu obscenas tractant, narrant aut docent, idcirco nihil est, quod in usu hujusmodi librorum, jure possit reprehendi.*

On a prétendu 6° que l'étude des classiques païens, telle que (*sic*) pratiquée, dans nos Collèges, est de nature à inculquer le Paganisme dans l'esprit de nos jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, etc. Réponse : — Ce que l'Eglise déclare « approuvé par une coutume ancienne et constante, et être » non-seulement toléré, mais tout à fait permis et d'un usage en rien reprehensible, » ne saurait exposer la jeunesse à ce prétendu danger.

Le Cardinal suppose dans sa lettre que nos classiques païens sont suffisamment expurgés. Là-dessus vous ne pouvez douter que je ne me sois assuré d'avance qu'il n'y a rien à désirer à ce sujet ; c'est un point important qui n'a jamais manqué d'exercer la sollicitude du premier Pasteur.

Maintenant, pour corroborer la décision déjà si nette et si précise de la S. Congrégation, je crois devoir vous apprendre ce qui se pratique à Rome, dans le *Séminaire Pie*, qui est le Séminaire diocésain du Pape, placé sous sa surveillance immédiate. Voici le texte authentique du programme d'études qui est suivi dans cette institution.

X. — Programme des études du Séminaire pontifical Romain.

Je vous donne ce programme tel qu'il se trouve dans la *circulaire* de Mgr de Tloa, quoique quelques personnes doutent ici de son authenticité. La raison en est que, dans ce programme, il n'y a pas un seul auteur chrétien ni pour le latin ni pour le grec ; et des personnes qui ont fréquenté le *séminaire romain* assurent qu'on y étudie au moins le Nouveau-Testament en latin et en grec.

RATIO STUDIORUM IN PONTIFICIO SEMINARIO ROMANO

Studia incipiunt a *Grammatica latina et italica*, quæ studia dividuntur in duas classes. In utraque traduntur præcepta *Ferdinandi Porretti*, pars prima in classe inferiori, pars altera in classe superiori. Auctores pro inferiori sunt *Phedri* fabulæ selectæ, et *Cornelii Nepotis* Vitæ; pro superiori, M. T. *Ciceronis* Epist. af (*sic*) famil., de Officiis, de Senectute, et *Ovidii Nasonis* Tristium vel de Ponto. In utraque classe demum traduntur nonnulla elementa linguæ italicæ, et notiones nonnullæ historiæ Sacræ et profanæ, Geographiæ, etc, etc.

In schola Humanitatis præcepta traduntur ad Artem rhetoricam (auctore de *Colonia*), et latini classici, id est, M. T. *Ciceronis* Orationes, historiæ C. *Crispi Sallustii*, *Virgilii* *Æneis*, *Tibulli* et *Propertii* carmina.

In schola Rhetoricæ præter auctores supradictos, M. T. *Ciceronis* de Oratore, *Titi Livii* historia, C. J. *Cæsaris* Commentaria, *Horatii Flacci* Carmina, et *Dantis Alighierii* La Divina Commedia.

In utraque classe traduntur elementa linguæ græcæ juxta Grammaticam ad usum Seminarii Patavini, nec non notiones Geographiæ, historiæ romanæ, etc., etc.

Auctores græci sunt *Esopi* fabulæ, *Lucianus*, *Xenophontes*, *Thucydides*, *Plutarchus*, *Homerus*, *Demosthenes*, *Sophocles*, *Eurypides*, etc., etc.

Philosophia elementaris duobus annis docetur, hoc ordine :

Anno 1º, Logica, et Metaphysica juxta institutiones *Bonelli*, in lucem editas, Algebra et Geometria juxta elementa ab ipso Professore (*Fontana*) typis edita.

Anno 2º, *Philosophia moralis* juxta prælectiones *Pacetti* in lucem editas; Jus naturæ et gentium, juxta prælectiones ab ipso Professore (*Biondi*) typis editas; Physico-Mathesis juxta lectiones ab ipso Professore in lucem edendas; Physico-Chimica, juxta lectiones ab ipso Professore (*Regnani*) in lucem editas.

Notandum. — Anno 1º, *Philosophiæ*, id est auditoribus Logicæ, etc., extat ad libitum spatium Horæ frequentandi scholam græcæ Litteraturæ.

S. Theologia quatriennii spatio completur hoc ordine; —

Anno 1º, *Loci Theologici*, juxta prælectiones ab ipso Professore in lucem edendas;

S. Scriptura, juxta prælectiones ab ipso Professore typis edendas;

Theologia moralis, juxta prælectiones S. Alphonsi de Liguori a Gury compend. ;

Lingua Hebraïca.

Anno 2º, *S. Scriptura* ;

Theologia moralis ;

Theologia dogmatica, juxta prælectiones Joannis Perrone, S. J.

Sacramentaria, juxta prælectiones ab ipso Professore in lucem edendas.

Anno 3º, *Historia Ecclesiastica*, juxta prælectiones auctoris Palma ;

Theologia moralis ;

Theologia dogmatica et Sacramentaria.

Anno 4º, *Historia Ecclesiastica* ;

Theologia dogmatica et Sacramentaria.

Utriusque Juris curriculum triennii spatio perficitur, hoc ordine :

Anno 1^o, *Institutiones Juris canonici, civilis, et criminalis.*

Anno 2^o et 3^o, *Textus Canonici et Civilis.*

In Philosophia, Theologia et utroque Jure conferuntur gradus Academici, et Laureæ cum iisdem juribus et privilegiis ut in qualibet universitate.

L. † S.

(Sign.) J. B. VALLETTI,

Præfectus.

Il n'est pas hors de propos d'ajouter que le *même programme* est en usage dans une autre institution, la plus célèbre de la ville éternelle, le *Collège Romain*, tenu par les RR. Pères Jésuites, et fréquenté par plus de 1700 élèves.

Observation sur cette dernière phrase.

Cette note de la *Circulaire épiscopale* a beaucoup étonné parce qu'elle paraît inexacte et citant un fait tout à fait faux. En effet, on a vu qu'aucun auteur chrétien ne figure dans le programme allégué du *Séminaire romain*, et la *Circulaire* dit que le *même programme* est suivi au *Collège romain* des RR. PP. Jésuites. Tout le monde a entre les mains le *Ratio atque institutio studiorum Societatis Jesu* réglé par la septième Congrégation générale et qui fait loi pour toute la Société. Or, dans le programme pour la *Rhétorique* on prescrit, après les auteurs Païens (*modo sint purgati*), S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Chrysostome; — pour l'*Humanité*, les SS. Pères Chrysostome, Basile, Synesius, Grégoire de Nazianze; — pour la *haute classe* de grammaire, S. Chrysostome, Agapet, et autres semblables, ajoute le programme ¹.

En France, on sait que l'on suit le programme du P. Jouvençy, qui n'a pas manqué d'y faire entrer les auteurs prescrits par le *Ratio* imposé à toute la Société.

On doit donc s'étonner à bon droit de trouver dans la *Circulaire* l'assertion qu'on suit, à Rome, au *Collège* des Jésuites, un programme qui ne renferme aucun auteur chrétien.

XI. — Conclusion et exhortation à la charité.

Enfin, Messieurs, pour me conformer à l'invitation des très-illustres Cardinaux de la S. Congrégation du St-Office, je vous supplie, au nom de la divine charité, d'avoir en horreur les vaines discussions, les controverses inopportunes, qui ne sont propres qu'à semer le trouble et la zizanie parmi les frères, mais de n'avoir tous qu'un cœur et qu'une âme pour travailler d'un commun accord à procurer le bien de l'Eglise, soumise à de si cruelles épreuves, dans les jours mauvais où nous vivons.

¹ Voir l'édition in-12, *Romæ*, in *Collegio Romano*, 1616.

Je ne puis toutefois finir cette lettre, sans vous recommander d'une manière toute particulière d'éviter de donner votre approbation à des doctrines non-seulement hasardées, mais encore tout à fait répréhensibles, comme la suivante, entre plusieurs autres, qui se lit en toutes lettres dans une des brochures dont j'ai parlé plus haut : « La première charité du chrétien, y est-il dit, c'est l'amour de la vérité. . . . Un chrétien, quel qu'il soit, fût-il même le dernier d'entre ses frères, s'il est convaincu que l'intérêt de la vérité et de la foi exige qu'il parle, il parlera. » Or ceci n'est vrai qu'en autant que le chrétien est soumis à l'autorité; autrement, d'après de semblables maximes, nous n'avons rien à dire au ministre protestant, ou autre personnage sans plus de mission, qui se dit « convaincu que l'intérêt de la vérité et de la foi exige qu'il parle. » Il faut donc que celui qui veut enseigner ses frères, soit non-seulement convaincu de la vérité, mais encore qu'il soit soumis à l'autorité, ou qu'il ait mission d'enseigner cette vérité. Ces paroles : *Ite, docete omnes gentes*, n'ont pas été dites à tous les chrétiens, mais aux seuls apôtres et à leurs successeurs.

Je termine, Messieurs, en priant Dieu, du fond de mon cœur, qu'il vous bénisse, et que sa paix, « qui surpasse toute intelligence, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ. » † C. F. évêque de Tloa, *Administrateur*.

Telle est la *Circulaire* de Mgr l'administrateur du diocèse de Québec. Elle a été reçue comme vous pouvez le croire avec tout le respect que mérite l'illustre prélat. Cependant on y a remarqué diverses assertions qu'on a jugées inexacts, et qui ayant induit les éminents Cardinaux à faire leur réponse sur un faux exposé, ont donné occasion aux partisans des études Païennes d'en tirer des conclusions tout à fait opposées au sens et même aux expressions de l'éminent cardinal Patrizi. C'est ce qu'a voulu prouver l'auteur de la *Méthode chrétienne*, qui mis en cause dans la circulaire de Mgr de Québec, a publié, pour sa défense et pour la rectification de certaines assertions, une brochure de 31 pages, qui est lue ici avec beaucoup d'empressement. Pour mettre à même les lecteurs des *Annales* de connaître la question des classiques au Canada, je vous en envoie l'analyse sommaire comme je l'ai fait par la précédente brochure.

XII. — Lettre à Mgr Baillargeon évêque de Tloa, sur la question des classiques, et commentaire sur la lettre du Cardinal Patrizi, par George St-Aimé.

Voici le début de la lettre :

Monseigneur,

Veuillez permettre à celui à qui les journaux viennent d'apprendre que vous

avez cru, dans votre sagesse, devoir l'attaquer et le stigmatiser jusqu'à un certain point, dans une Circulaire au clergé de votre diocèse, de vous présenter humblement les explications qu'il croit nécessaires, et, ce qui plus est, une complète justification.

Je ne chercherai pas à m'excuser devant vous d'entreprendre ma justification, en même temps que celle des autres partisans de la Méthode chrétienne d'enseignement. Je n'ai besoin que de me rappeler les principes admis de tout temps dans l'Eglise, au sujet des écrivains catholiques, pour demeurer parfaitement en repos sur l'effet que doit produire ma défense à vos yeux si éclairés. C'est en effet un droit dans l'Eglise, comme dans le for civil, que l'accusé parle toujours le dernier (p. 4).

1. *La méthode chrétienne n'est pas injurieuse à l'autorité ecclésiastique.*

L'auteur dit entre autres choses :

Voyant qu'il y avait divergence d'opinions dans les rangs mêmes de l'épiscopat, au sujet des classiques, j'ai consulté les écrits des prélats les plus distingués par leur savoir et leur piété; j'ai consulté les réponses venant de Rome, surtout celles qui ont été données par les cardinaux Altieri et Antonelli; j'ai enfin cherché à connaître ce que pensait le premier des évêques, l'immortel et glorieux Pie IX, et, ces recherches et ces études terminées, j'ai émis des idées de réforme dans l'enseignement qui sont identiquement les mêmes que celles partagées par toutes ces hautes autorités. Celui, Monseigneur, dont les opinions reposent sur de telles garanties, ne peut certainement pas faire injure à l'autorité ecclésiastique en les produisant au grand jour (p. 5).

Puis il s'appuie de l'autorité d'un de vos savants prélats Mgr de *Dreux-Brézé*, qui après avoir dit qu'à l'évêque seul appartient dans son diocèse le choix des livres classiques, ajoute :

S'ensuivra-t-il pour cela, tout en respectant leur indépendance, qu'on ne puisse soutenir, spéculativement au moins, que telle part donnée aux auteurs Païens dans l'éducation est trop considérable, telle part donnée aux auteurs Chrétiens trop restreinte, quand même ce serait précisément la part qu'ils auraient fixée dans leurs séminaires ou maisons ecclésiastiques (p. 5) ?

Puis il conclut :

J'aime et je respecte ardemment l'autorité ecclésiastique, je voudrais la voir partout respectée, partout obéie. Je voudrais voir complètement en vigueur les saints canons et les règles disciplinaires du Concile de Trente; je voudrais que tous les collèges et séminaires fussent constitués et organisés conformément à ce que veut ce saint Concile; je voudrais que toutes les communautés religieuses, celles des filles surtout, eussent des constitutions et des règlements d'accord avec ce que prescrit le droit canonique, dont l'autorité, hélas ! s'efface beaucoup trop souvent devant celle de quelque personnage qui veut avant tout voir régner le *simple bon sens*; je voudrais que les règles de l'Index fussent regardées comme strictement obligatoires, puisqu'elles le sont réellement, qu'elles fussent en vigueur, surtout dans les Séminaires et Universités

catholiques ; que là il ne fût plus permis de mettre des auteurs censurés entre les mains des élèves, d'enseigner, dans les chaires du Droit, des propositions condamnées par l'Eglise, de laisser les élèves de Médecine étudier dans des auteurs protestants ou dans des traités composés au point de vue du plus grossier matérialisme. Tels sont mes vœux les plus ardents, Monseigneur, et j'ai la bien consolante certitude que je les forme en union de cœur avec vous (p. 7).

2. *La méthode chrétienne n'est pas injurieuse aux maisons de haut enseignement.*

Ici l'auteur pour se justifier signale un incident qui est à noter :

Depuis longtemps, en effet, je suis informé qu'à peu près toutes ces maisons ont fort bien accueilli ma brochure. Une d'elles, par l'organe de son supérieur, le très-distingué et très-savant M. le G. V. Raymond, en a parlé en des termes qui laissent entendre toute autre chose. Ceci certainement n'eût pas eu lieu si ma brochure avait été injurieuse à ces maisons.

Je sais fort bien que la plus ancienne de ces maisons s'est montrée d'assez mauvaise humeur à l'apparition de cette brochure ; mais enfin, de quoi a-t-elle tant à se plaindre, elle qui a ouvertement persécuté et sur une grande échelle ? Je n'ai fait que la mettre en présence d'elle-même et de ses actes. Il n'y a pas de ma faute assurément si elle n'a pas eu lieu de s'applaudir. Cette maison, Monseigneur, est le *Séminaire de Québec*, votre séminaire diocésain. Il est un peu à déplorer qu'on cherche aujourd'hui à faire peser sur d'autres que sur lui ce qu'il y a eu d'odieux dans l'affaire des classiques (p. 7).

Pour l'explication de ce passage il faut se souvenir de ce que j'ai dit ci-dessus p. 103, sur le renvoi des professeurs exécuté par les partisans des auteurs Païens.

3. *Justification d'une proposition qualifiée de répréhensible et de hasardée.*

Cette proposition est celle-ci : « Un chrétien quel qu'il soit » s'il est convaincu que l'intérêt de la vérité et de la foi exige » qu'il parle, il parlera.

L'auteur fait observer que pour un catholique posséder la vérité n'est pas la trouver en soi-même, mais la tenir de l'autorité suprême : or, celui-là non-seulement peut, mais encore doit parler. C'est ce que dit expressément Bossuet :

« Mes frères, dit-il, que tout le monde prêche l'Evangile dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations et les compagnies ; que chacun emploie toutes ses lumières pour gagner les âmes que le monde engage ; pour faire régner sur la terre la sainte vérité de Dieu, que le monde tâche de bannir. Si l'erreur, si l'impiété, si tous les vices ont leurs défenseurs, O Sainte Vérité, serez-vous abandonnée de ceux qui vous servent ? Quoi ! Ceux mêmes qui font profession d'être de vos amis, n'oseront-ils parler pour votre gloire ? *Parlons, mes frères, parlons hautement pour une cause si juste.* »

De plus cette phrase est extraite textuellement de la p. 30, de l'opuscule du P. Ramière : *De l'unité dans l'enseignement de la philosophie*, approuvé par le P. Becks, général de la Compagnie de Jésus.

4. Quelle mission doivent avoir les écrivains catholiques.

La circulaire de Monseigneur semblait supposer que l'écrivain catholique ne peut écrire sans avoir une *mission spéciale*. A cela l'auteur répond par la citation suivante de Mgr Parisis s'adressant aux écrivains laïques catholiques :

« Si vous n'avez pas la mission des Apôtres, vous avez celle de tous les chrétiens, qui tous doivent, selon la mesure des grâces qu'ils ont reçues, travailler à l'extension du règne de Dieu, à l'édification de leurs frères, à la défense du trésor de la foi. Est-ce que saint Paul ne nous dit pas que même parmi les fidèles, chacun reçoit la communication de l'Esprit Saint pour l'utilité de tous ? »

« Vous n'avez pas de mission ! Mais quand, au commencement du 2^e siècle, saint Justin, laïque et philosophe platonicien, ouvrit, par un savant Traité, la carrière des Pères apologistes, et obtint ainsi, de l'empereur Antonin, un édit qui suspendait les persécutions, est-ce que les évêques lui confiaient le droit de consacrer son talent à la défense de l'Eglise ? Quand Athénagore adressa son *Apologie* du christianisme à Marc-Aurèle et à son fils Commode ; quand Clément d'Alexandrie publia son *Ezhortation aux païens*, et nous donna ses savants *Stromates* ; quand Arnohe, encore simple catéchumène, répandit son *Livre contre les Gentils* ? est-ce que personne s'avisa de leur dire qu'il n'avaient pas de mission ? est-ce que, selon la belle expression de Tertullien, « dans les grands dangers tout citoyen n'est pas soldat ? » *In reos majestatis, et publicos hostes omnis homo miles est*. Est-ce que tout fidèle n'a pas mission de combattre pour sa part, et selon ses moyens, les ennemis de Dieu (p. 10) ? »

5. Questions posées à Rome et réponses.

L'auteur cite ici un extrait de la Circulaire et la Lettre du cardinal Patrizi, donnée ci-dessus, p. 122.

6. Examen détaillé de ce que dit la lettre du Cardinal Patrizi.

L'auteur s'attache ici à prouver les inexactitudes de la Lettre adressée à son Eminence, et sur laquelle a été faite la réponse.

1^o Il n'y a jamais eu de *discussion grave* dans le diocèse, mais seulement *divergence d'opinion* sur une question libre. — 2^o Il est inexact que l'on veuille bannir des classes les auteurs latins *parfaitement expurgés* ; et il cite à cette occasion des extraits de tous les écrits composés par les partisans de la

réforme des études, et s'étonne à bon droit qu'on ait regardé ces déclarations comme non avenues. — 3° Que la discussion n'a donc jamais été sur les auteurs expurgés, mais sur ceux non *suffisamment expurgés*, ce qui est bien différent. — 4° Qu'en conséquence, tous les défenseurs des études chrétiennes n'ont d'autre opinion que celle du Cardinal qui dit en propres termes, qu'il est permis de se servir des auteurs dans lesquels ne se trouvent pas d'obscénités ni de choses lascives, mais purifiés avec le plus grand soin de toute souillure.

Quant à l'assurance donnée au Cardinal que tels sont les auteurs suivis dans le séminaire de Québec, l'auteur dit à Monseigneur :

Votre Séminaire a donc deux éditions de classiques ! l'une *parfaitement expurgée*, qu'il étale dans les grandes circonstances et dont il ne fait aucun usage hors de là ; l'autre, *non expurgée*, qu'il laisse entre les mains de ses élèves et qui leur sert de pain quotidien. Je le comprends, Monseigneur, vous avez peine à m'en croire. Eh bien ! j'ose vous le suggérer, faites-vous, s'il vous plaît, remettre les *classiques* en usage dans votre séminaire en l'an de grâce 1867, et vous verrez si je dis vrai. En attendant, je prendrai la liberté de mettre sous les yeux de Votre Grandeur quelques extraits de ces auteurs prétendus expurgés, *ab omni labe purgati* (p. 18).

Et en effet on trouve ici un exposé succinct des *parties non expurgées* des classiques en usage à Québec, et qui sont ceux publiés à Paris, par la librairie Hachette et que l'on emploie dans toutes les maisons de l'Université française. Citons quelques traits :

7. Virgile.

On fait observer ici que cet auteur est mis pendant 3 ou 4 ans entre les mains des jeunes élèves, dans toute sa crudité primitive, sans expurgation aucune, même sans suppression d'une seule lettre. Et il recule devant la tâche de signaler toutes les choses honteuses et lascives qui y sont racontées. Il en cite cependant un assez grand nombre. Je n'ai pas besoin de les faire connaître aux lecteurs des *Annales* auxquels vous avez, M. le directeur, exposé d'année en année les amours naturels et non naturels qui sont étalés dans toutes les *Églogues*. A ces expressions contre les mœurs vous avez ajouté, ce que ne fait pas l'auteur de la brochure, la bassesse de ses adulations pour le sanguinaire Octave, et la profanation qu'il commet envers le saint nom de Dieu qu'il applique aux deux

Césars. Quelle confusion cela ne doit-il pas jeter dans l'esprit de ces enfants ?

8. *Horace, tel qu'il est mis entre les mains des élèves, est-il ab omni labe purgatus ?*

Ici encore l'auteur examine l'édition d'Horace qui est mise entre les mains des élèves du Séminaire diocésain, et il n'a pas de peine à montrer que la plus grande partie de ces *Odes*, *Épîtres* et *Satires*, respirent d'un bout à l'autre l'amour des femmes, du vin, de la bonne chère, une indifférence complète en fait de religion, et que la conséquence de toute cette morale est : mangeons, buvons, demain nous mourrons, digne de celui qui se disait *Epicuri de grege porcus*. Vous prouvez clairement et évidemment tout cela dans vos *Annales*. L'auteur termine ainsi :

J'en appelle ici à votre cœur d'apôtre, Monseigneur ; un livre qui renferme encore tant d'obscénités, de choses lascives ; qui débite des maximes aussi sensuelles, est-il de ceux qu'on appelle *ab omni labe diligentissime expurgati* ? Permettez-moi, Monseigneur, de le dire sans hésiter : non, mille fois non (p. 27).

9 et 10. *Cicéron, Salluste, Phèdre, Cornélius Népos, etc.*

L'auteur examine les éditions de ces auteurs qui, on le sait, n'ont jamais été expurgés, et il montre toutes les obscénités et les fausses maximes dogmatiques et morales qui s'y trouvent. Vous avez assez appris aux lecteurs des *Annales* combien Cicéron est imparfait, contradictoire, en philosophie ; combien il est relâché dans la morale, approuvant les vices contre nature, le suicide, et dont le dernier mot sur toutes choses est : le Doute. Comment de telles maximes pourraient-elles former des citoyens et des chrétiens ? L'auteur indique la plupart des passages les plus dangereux. Il le fait aussi pour Salluste, Phèdre et Cornélius. Sur celui-ci il dit :

Cornélius-Népos est rempli de choses très-dangereuses. La vie de Climon, par exemple, s'ouvre par un récit de choses obscènes. Les mauvais principes et les maximes les plus funestes pullulent dans cet auteur. Il justifie toutes les révoltes et les injustices, de même que les actions les plus criminelles. Pour lui, la morale n'a pas plus d'autorité que les usages et les coutumes ; il a même le soin d'en avertir ses lecteurs. On peut soupçonner tout ce qu'il peut dire en portant de pareilles idées. Ainsi prétend-il, pour ne citer qu'un de ses juge-

ments entre mille, qu'Annibal a fait un grand acte de vertu en se suicidant (p. 30).

11. On s'excuse de se servir d'auteurs non expurgés. — Réponse.

« Les passages signalés, dit-on, sont, il est vrai, dans les auteurs dont nous faisons usage; mais nous ne les faisons pas traduire aux élèves. »

L'auteur n'a pas de peine à prouver que dès qu'on laisse ces livres dangereux entre les mains des jeunes gens, ceux-ci ne manqueront pas de traduire eux-mêmes les passages les plus dangereux, ou s'en procureront la traduction. C'est aussi ce que prévoit l'Encyclique *Inter multiplices* qui défend d'une manière absolue de laisser à l'usage des jeunes gens des auteurs qui ne sont pas *parfaitement expurgés*, et l'on voit aussi que le cardinal Patrizi insiste particulièrement là-dessus, quand il dit dans sa lettre : « Puisque les livres dont vous faites usage sont *entièrement purifiés* de toute souillure. » — Or, voilà que vous êtes obligés d'avouer que vos livres ne sont pas *parfaitement expurgés* : vous les laissez cependant entre les mains de vos élèves. Et c'est précisément ce que Rome défend.

L'auteur ajoute :

Vous hésitez de mettre en les mains de vos élèves la Bible tout entière à cause de certains détails, — et vous n'hésitez pas d'y mettre les auteurs Païens non entièrement expurgés. D'où vient cette différence? Car dans la Bible le remède est à côté du mal, ce qui est le contraire dans les livres Païens (p. 32).

12. Questions posées à Rome et lettre du Cardinal mises en regard.

On a vu dans la *Circulaire* de Mgr de Tloa comment on tire les conclusions les plus absolues et les plus conformes à sa propre opinion de la lettre du cardinal Patrizi. L'auteur examine ces conclusions et montre qu'elles sont arbitraires et nullement renfermées dans la lettre. Il est utile de donner quelques-unes des preuves qu'il allègue. Il répond donc :

Vous avez d'abord demandé : « si l'usage presque exclusif des auteurs païens, tel qu'il se pratique dans les grandes *Institutions* de Rome, dans la plupart des séminaires et collèges du monde catholique, et en particulier dans notre séminaire diocésain, dont j'envoyais en même temps le programme d'études,

« si cet usage, dis-je, n'est que *toléré* par l'Eglise et si elle ne le souffre qu'à cause de la grande difficulté de le faire disparaître. »

A cette question, le cardinal Patrizi ne répond pas directement; il ne dit rien des Institutions que vous mentionnez, non plus que du programme d'études que vous lui avez fait parvenir. Il se borne à vous rappeler quel est l'enseignement voulu par l'Eglise en citant les paroles de Pie IX dans l'Encyclique *Inter multiplices*. C'est assez clairement vous dire, Monseigneur, d'abord, que les Institutions de Rome et autres ne doivent pas être regardées comme donnant un enseignement, expression de l'autorité pontificale; ensuite, qu'il vous faut chercher à connaître comment on a généralement interprété dans le monde chrétien et catholique cette partie de l'Encyclique qui a trait à l'enseignement, et de vous en rapporter à cette interprétation (p. 33).

Et puis l'auteur cite le grand nombre de prélats qui, dans leurs séminaires, ont introduit la réforme des auteurs classiques, parmi lesquels LL. EE. le cardinal Gousset et le cardinal Altieri; plus de quarante évêques, parmi lesquels Mgr Filippi, et Mgr Manning; et il faut y ajouter Mgr d'Avanzo, que l'auteur a oublié de citer, et dont cependant les *Annales* ont publié le beau Programme d'études chrétiennes, en le comparant aux programmes des PP. jésuites et de l'Université.

2° Vous avez encore demandé, Monseigneur, « si, dans les Conciles de Latran, » de Trente, dans l'Encyclique *Inter multiplices*, et autres documents authentiques, l'Eglise a voulu que les écrits des Saints Pères eussent la plus large part dans les études classiques. »

Ne vous paraît-il pas surprenant, Monseigneur, que, demandant l'explication d'un passage de l'Encyclique *Inter multiplices*, on ne vous réponde qu'en citant textuellement ce passage! Cela rend on ne peut plus évident ce que je viens de dire, que Rome veut que vous cherchiez à connaître comment les évêques ont généralement interprété ce qu'a dit Pie IX à propos de l'enseignement des séminaires. Je vous prie de remarquer encore, Monseigneur, que les Saints Pères se trouvent nommés, dans l'Encyclique, en premier lieu, et les auteurs païens en dernier lieu. Cet ordre dans l'énumération des auteurs à étudier a sa raison d'être; les évêques ont généralement compris que le Pape voulait dire par là: « Les écrits des Saints Pères doivent avoir la première place dans les études classiques (p. 35). »

3° Vous avez encore demandé: « si, en particulier, l'on doit entendre la » seconde partie de la 7^e règle de l'Index, en ce sens qu'elle défende aux enfants la lecture des auteurs païens, quels qu'ils soient. »

A cela, le Cardinal répond que la lecture de ces livres est permise, pourvu qu'ils soient *entièrement expurgés*. Or nous n'avons jamais dit le contraire. Ce que nous avons prétendu c'est que tous les auteurs païens tombaient sous le coup de cette règle de l'Index, au moment de sa publication, parce qu'alors aucun n'était *expurgé*, et que ceux, qui aujourd'hui ne le sont pas encore,

restent sous le coup de cette règle. Ce n'est qu'après sa publication qu'on se mit en frais de les *expurger*, afin de pouvoir s'en servir.

4°. Vous demandez enfin, Monseigneur, « si l'étude des classiques païens, telle qu'elle est pratiquée dans nos collèges, est de nature à inculquer le Paganisme dans l'esprit des jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, à en faire des sceptiques et des incrédules, et si enfin cette étude est bien réellement une des causes de tous les maux qui menacent aujourd'hui la société, comme on a voulu le prétendre, de sorte qu'un des moyens de salut pour la société chrétienne serait de cesser d'enseigner les auteurs païens, au moins dans les basses classes. »

Le cardinal Patrizi n'a pas fait un mot de réponse à ces questions, vous laissant libre, Monseigneur, ainsi que les autres, d'avoir là-dessus l'opinion qu'il vous plaira.

5°. Après avoir fait l'exposé des questions que vous avez posées à la Sainte Inquisition, vous renvoyez, Monseigneur, à une note que voici : « Il est très-bon de remarquer que la Congrégation du Saint-Office, avant de donner sa réponse, a eu sous les yeux la brochure de M. George St-Aimé, intitulée : *La Méthode Chrétienne*. »

Que je vous suis reconnaissant de cette note, Monseigneur ! J'étais loin, bien loin de penser que ma brochure aurait l'honneur d'être examinée par le St-Office, et de sortir de la terrible épreuve, non-seulement sans censure aucune, mais pleinement confirmée, puisque la réponse que vous avez reçue de Rome n'est incontestablement que le résumé des doctrines qu'elle contient. Nous avons demandé l'étude simultanée des auteurs chrétiens et des auteurs païens, et de plus, la *parfaite expurgation* de ces derniers, c'est ce que prescrit le Cardinal dans sa lettre. Nous avons aussi soutenu que l'usage des auteurs païens *non expurgés* est très-dangereux, et le Cardinal pense évidemment de même, puisqu'il ne veut voir que des livres *parfaitement expurgés* entre les mains des élèves. Je me réjouis donc d'un pareil succès, non pas pour moi, qui ne vaut pas grand'chose, mais pour tous les partisans de la réforme proposée, pour cette réforme elle-même qui vient encore une fois de recevoir l'approbation de la plus haute autorité (p. 35).

On voit comment la Lettre du cardinal dit à peu de chose près le contraire de ce que veulent lui faire dire les opposants à la réforme des études.

13. Questions qu'il n'est pas permis d'agiter.

L'appendice ajouté à la circulaire a tranché toutes les questions par l'interprétation qu'elle donne des paroles du cardinal. L'auteur les examine à son tour et en tire des conclusions opposées. Il répond à cinq questions. Nous citons la 1^{re} et la dernière :

Votre Grandeur dit 1^{re}.

On a prétendu qu'il y avait grande importance à discuter la question des classiques et cela malgré l'autorité diocésaine. Réponse : — Non est profecto,

cur qui hujusmodi libros amandandos existimant, hæc in re vehementer sollicitos anxiosque se præbeant. Explorata enim res est..... »

Ici, j'ai d'abord à faire la remarque suivante : Ce malgré l'autorité diocésaine ne se trouve pas dans les écrits des partisans de la méthode chrétienne.

Ce qu'ils ont dit, c'est qu'ils pouvaient discuter *spéculativement* quelle part il fallait donner aux auteurs chrétiens dans l'enseignement, l'autorité diocésaine fit-elle suivre la méthode païenne dans les maisons qui sont sous sa dépendance.

Maintenant, Monseigneur, l'extrait de la lettre du cardinal Patrizi, que vous donnez comme la contradictoire de la proposition que vous citez, ne me semble pas s'y rapporter, car cet extrait dit ceci : « *Puisque vos auteurs païens sont expurgés, ces ecclésiastiques n'ont pas raison de se montrer si inquiets, ni si alarmés, et de vouloir en faire abandonner l'usage.* Or, dans cet extrait il ne s'agit nullement de l'importance de la question des classiques. La chose est évidente : le Cardinal, supposant, ce qui n'a jamais eu lieu, qu'on veut, en Canada, faire mettre de côté dans l'enseignement les classiques *expurgés*, déclare que c'est trop exiger ; mais il ne dit pas un mot de l'importance de la véritable question, qui est sur un tout autre terrain que celui-là.

Il aurait été vraiment plus que surprenant que le cardinal Patrizi eût jugé peu importante la question des classiques, après ce qu'a écrit de Rome en 1857 le Cardinal Altieri à Mgr Gaume. « J'ai lu, dit-il, avec une inexprimable satisfaction votre excellent ouvrage intitulé *la Révolution*. J'y ai trouvé les développements des idées *fort justes et fort sages* qui, appuyées sur le témoignage de faits irrécusables, jettent une immense lumière sur une thèse jusqu'ici très-peu considérée, et dont on ne peut contester l'évidence sans se mettre en opposition avec la vérité la plus manifeste, et sans compromettre l'avenir religieux de la société humaine.

« Tous ceux qui désirent voir éloigner les effrayants dangers qui de toutes parts nous menacent ; espèrent que vous continuerez à travailler toujours avec la même ardeur pour la défense et la propagation d'une réforme de la jeunesse, réforme éminemment utile à la religion et à la véritable civilisation. »

Vous avouerez, Monseigneur, que s'il eût fallu désabuser quelqu'un de l'idée qu'il s'était faite de l'importance de la question des classiques, c'était Mgr Gaume. Cependant, c'est précisément le contraire qui a eu lieu : Le cardinal Altieri l'encourage à travailler avec un nouveau zèle, lui disant que la réforme de l'enseignement, telle qu'il la propose, intéresse souverainement la religion et la vraie civilisation.

Votre Grandeur dit enfin :

« On a prétendu que l'étude des classiques païens, telle que pratiquée dans nos collèges, est de nature à inculquer le Paganisme dans l'esprit des jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, etc. » Réponse : — Ce que l'Eglise déclare approuvé par une coutume ancienne et constante, et être non-seulement toléré, mais tout-à-fait permis et d'un usage en rien répréhensible, ne saurait exposer la jeunesse à ce prétendu danger. »

Pour que cette réponse, Monseigneur, fût concluante, il faudrait qu'elle se rapportât bien certainement au cas particulier renfermé dans la question. Or, cela n'a pas lieu. On n'a qu'à relire la lettre du cardinal Patrizi pour s'en con-

vaincre. *Ce qui est approuvé par une coutume ancienne et constante, ce n'est pas l'étude des classiques païens, telle qu'elle s'est généralement pratiquée jusqu'à ces derniers temps dans les collèges, mais c'est l'étude simultanée des œuvres si sages des Saints Pères et des auteurs païens, étude qui doit se faire de telle sorte que les Saints Pères tiennent la première place et les auteurs païens la dernière; étude qui doit se faire enfin avec des précautions telles que les auteurs païens ne puissent exercer aucune pernicieuse influence sur le cœur et sur l'esprit des jeunes gens. Ce qui est non-seulement toléré par l'Eglise, mais tout-à-fait permis, ce n'est pas l'étude des classiques païens telle qu'elle s'est généralement faite jusque dans ces derniers temps dans les collèges et dans votre Séminaire surtout, mais c'est l'étude des auteurs païens purifiés de toute souillure (p. 41).*

14. *Faits qui prouvent que Rome ne veut pas fermer la bouche aux partisans de la Méthode chrétienne.*

Fermer la bouche à leurs adversaires, c'est ce que prétendent les partisans des auteurs Païens; et ils mettent leurs prétentions sous le patronage de Rome. Or l'auteur prouve, et par la réponse du cardinal Antonelli à Mgr Gousset ¹, et par la pratique d'un grand nombre d'évêques, et surtout par le discours très-explicite et très-accentué de Mgr l'évêque d'Aquila, que Rome favorise même leurs efforts. A propos de ce discours l'auteur cite une parole de S. S. Pie IX très-significative : « Mgr » d'Aquila, dit-il, ayant appris que les Jésuites de Rome surtout » faisaient des efforts inouïs pour empêcher l'effet que ce discours devait produire, pria le cardinal Altieri de consulter » Pie IX, et de lui demander s'il était opportun qu'il le fit; » Pie IX a répondu : *Qu'il fasse, qu'il fasse ce discours.* »

L'auteur ajoute :

S'il n'était plus permis de soutenir aujourd'hui ce que nous avons dit à propos de la réforme chrétienne dans l'enseignement, que penser de l'approbation que Rome a donnée aux actes et décrets du concile d'Amiens, qu'elle a examinés, révisés avec maturité et reconnus exempts d'erreur? Vous ne l'ignorez pas, Monseigneur, ce concile exige que la jeunesse reçoive un enseignement qui est identiquement le même que celui que nous avons demandé et sollicité depuis deux ans. Comment pourrait-il donc se faire qu'il fût défendu d'essayer de faire prévaloir des doctrines que Rome a approuvées? Rome pourrait-elle trouver mauvais aujourd'hui ce qu'elle a trouvé bon, excellent même, il y a quelques années? Assurément non, Monseigneur, Rome ne peut pas donner dans de telles contradictions (p. 42).

15. *Les programmes d'études.*

A propos des programmes, deux choses sont produites dans

¹ Voir cette réponse dans les *Annales*, t. vi, p. 341, (4^e série) A. B.

la *circulaire* de Mgr de Tloa. D'abord que le programme de son séminaire a été envoyé à Rome; l'auteur fait observer sur cela que le Cardinal ne dit pas un mot qui puisse faire croire que ce programme a été approuvé, et de plus, il ajoute que bien que dans ce programme un ou deux auteurs chrétiens figurent dans chaque classe à peu près, ces auteurs ne sont là, au dire de plusieurs élèves, que purs objets de luxe; en réalité, ils ne sont pas expliqués dans les classes. Monseigneur ignore sans doute ce détail.

Quant aux programmes des écoles romaines que l'on cite, l'auteur avoue qu'à Rome, chez les Jésuites surtout, les auteurs païens ont la principale, la seule place souvent, mais il renvoie aux *huit discours sur le Paganisme ancien et moderne*, où le P. Curci, jésuite, déplore l'envahissement du Paganisme dans l'Eglise. Malheureusement, le P. Curci n'indique ni la cause du mal ni le remède¹; il aurait même dit que les remèdes proposés par les défenseurs de la méthode chrétienne étaient *absurdes*. Sur quoi S. S. Pie IX lui aurait fait faire quelques réprimandes.

Quant aux programmes du séminaire Pie et de l'Apollinaire, il fait remarquer que dans ces établissements, comme on ne devait y étudier que la philosophie, la théologie et le droit, il ne pouvait être question des auteurs classiques. Les auteurs chrétiens sont enseignés à la Propagande, et l'auteur demande à bon droit pourquoi on n'en parle pas.

16. *Roma locuta est, causa finita est.*

Les adversaires des méthodes chrétiennes appliquent ces paroles à leurs prétentions. L'auteur de la Méthode chrétienne les reçoit également en ces termes :

Oui, oui, Monseigneur, Rome a parlé et elle a défini la grande, l'importante question des classiques. Nous acceptons son jugement et nous nous y soumettons sans réserve. C'est d'ailleurs pour faire accepter ce jugement par tous ceux à qui est confiée l'éducation de la jeunesse que les partisans de la Méthode chrétienne écrivent depuis deux ans, en s'imposant d'assez grands sacrifices, puisqu'on a voulu que la voie des journaux leur fût fermée.

Puisse aujourd'hui la lettre du cardinal Patrizi faire trouver dans l'Encyclique *Inter multiplices* ce qu'on n'a pas voulu y voir : l'ordre bien formel d'in-

¹ Voir des extraits de ce discours dans les *Annales*, t. VIII, p. 299, (5^e série) A. B.

introduire largement l'élément chrétien dans l'enseignement littéraire au moyen des auteurs chrétiens ; l'ordre de ne se servir que d'auteurs païens parfaitement expurgés, c'est-à-dire, qui ne renferment ni obscénités, ni quoi que ce soit de contraire à la morale de l'Évangile. Voilà ce que nous avons toujours voulu, ce après quoi nous soupçons si ardemment (p. 49).

Et quant à la permission qu'il a prise de se défendre contre les accusations portées contre lui, et de soutenir la réforme chrétienne, l'auteur cite les paroles du *concile d'Amiens*, approuvées authentiquement par le Saint-Siège :

« Pour conserver, dit le concile, plus sûrement l'équité (*æquitatem*) à l'égard des écrivains catholiques, il faut avant tout prendre garde que la volonté de l'Eglise a toujours été de laisser aux auteurs, qui n'enfreignent pas les règles relatives à la doctrine, aux bonnes mœurs et au gouvernement ecclésiastique, la jouissance d'une liberté convenable dans les controverses, car l'obéissance catholique consiste dans une soumission légitime et non dans une compression arbitraire des esprits. Il est nécessaire que tout ce qui est sanctionné par l'autorité de l'Eglise reste à l'abri de toute atteinte; il est aussi équitable et utile, ces limites étant posées, qu'il y ait des controverses dont l'effet, à la longue, est d'exciter et de réaliser le développement de la science ecclésiastique. Plus il importe de maintenir avec fermeté, à l'époque où nous sommes, les lois destinées à réprimer la licence, et plus il est nécessaire d'user d'une grande modération à l'égard des écrivains recommandables, afin de leur assurer, conformément aux règles de l'Eglise, une liberté et une sécurité raisonnables. Rien, en effet, n'ébranle peut-être plus fortement dans les âmes l'obéissance prescrite par le droit, que l'amour immodéré de la domination exigeant l'obéissance, alors que le droit ne la commande pas (p. 50). »

Cette brochure si pleine de bon sens, de vraie science et de modération, a été lue avec beaucoup d'intérêt, et je sais que bien des opinions se sont modifiées après sa lecture. On ne lut pas avec moins d'attention et de profit la lettre de Mgr Gaume, que nous apporta le *Monde* du 16 mai dernier. Cette pièce manque dans toutes celles que les *Annales de Philosophie* ont publiées, et elle me semble nécessaire pour bien préciser le but et la portée des réformes scolaires telles que nous les désirons, but et portée étrangement dénaturés par les défenseurs des études païennes.

XIII. — Lettre de Mgr Gaume précisant le but et la portée de la réforme chrétienne des études.

Mgr Gaume, dit le *Monde*, nous fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante :

Paris, 14 mai 1887.

Monsieur le Rédacteur,

I

Différents journaux français et étrangers publient une lettre relative à la réforme des études, adressée par S. Em. le cardinal Patrizi à Mgr l'Évêque de Tloa, administrateur du diocèse de Québec. Plusieurs l'ont accompagnée d'un commentaire écrit, qui révèle leur appréciation particulière. Beaucoup de personnes la commentent de vive voix, dans le sens des journaux. La plupart veulent y voir une approbation de la méthode actuelle de l'enseignement, la consécration officielle du *statu quo*, et, par là même, une condamnation ou du moins une improbation de la thèse que j'ai soutenue, et, avec moi, bien d'autres plus autorisés que moi. En tout cas, la réponse du Cardinal est pour eux la clôture définitive de la controverse sur les classiques : *Roma locuta est*, disent-ils, *causa finita est*.

Ainsi, comme il ne s'agit pas de moi seul, Rome viendrait, par l'organe du Cardinal-Vicaire, de désavouer publiquement les Pères du concile d'Amiens, S. Em. le cardinal Gousset, Mgr Parisi, évêque de Langres, l'un et l'autre de si regrettable mémoire, tous les évêques de France et de l'étranger, qui ont demandé et qui, à Rome même, sous les yeux et avec l'agrément du Saint-Père, demandent encore aujourd'hui la réforme des études. Je dis aujourd'hui, puisque le *Monde* publie en ce moment même l'analyse du puissant discours de Mgr l'Évêque de Calvi et Teano, après avoir publié le discours non moins puissant de Mgr l'Évêque d'Aquila¹.

Une pareille interprétation est-elle acceptable ?

II

Pour le savoir, il suffit de mettre en regard la lettre de Rome et la question des classiques, telle que je l'ai invariablement exposée dans mes différents ouvrages : permettez-moi de le faire dans votre excellent journal.

Le point fondamental de la réponse du Cardinal-Vicaire, qu'il serait trop long de rapporter en entier, est dans ces deux phrases :

Ceux qui veulent exclure les auteurs païens *expurgés* de l'étude des lettres n'ont aucune raison de se montrer en cela si pleins de zèle et d'inquiétude. En effet, un usage ancien et constant a clairement prouvé qu'on peut, sans aucun danger pour la jeunesse, même cléricale, la former très-bien à l'art de parler et d'écrire avec élégance, ainsi qu'à l'éloquence, soit avec des auteurs chrétiens, soit avec des auteurs païens, pourvu que ces derniers soient complètement *expurgés*.

Non est profecto, cur qui hujusmodi libros a litterarum studiis amandandos existimant, hac in re vehementer sollicitos anxiosque se præbeant. Explorata enim res est antiqua constantique consuetudine comprobata, adolescentes etiam clericos germanam dicendi scribendique elegantiam et eloquentiam, sive ex sapientissimis Sanctorum Patrum operibus, sive ex clarissimis ethnicis scriptoribus, ab omni labe purgatis, absque ullo periculo, addiscere optimo jure posse.

¹ Les *Annales* ont publié en entier ces deux discours, celui de Mgr d'Avanzo, t. XIV, p. 204, 245, et celui de Mgr d'Aquila, t. XII, p. 313, 319 (5^e série).

III

Le Cardinal affirme trois choses : 1° que pour former la jeunesse à l'art de parler et d'écrire, il y a deux éléments : les auteurs chrétiens et les auteurs païens *complètement expurgés*; 2° que l'emploi simultané, ou égal, de ces deux éléments n'offre aucun danger et donne les meilleurs résultats; 3° que cela résulte d'une pratique ancienne et constante.

Pour formuler sa pensée, le Cardinal se sert des propres paroles de Pie IX, dans l'Encyclique du 21 mars 1853¹. En effet, personne n'ignore que l'intention du Saint-Père fut de mettre un terme à l'exclusion systématique des auteurs chrétiens dans l'enseignement littéraire.

IV

En présence de cette déclaration, empreinte d'une si prudente réserve, la thèse que j'ai soutenue, sous le patronage d'un grand nombre d'évêques de France et de l'étranger, entre les plus connus par leur science et par leur dévouement au Saint-Siège, a-t-elle reçu quelque atteinte? Directement ou indirectement, se trouve-t-elle condamnée, improuvée, blâmée par la lettre de l'éminent Cardinal?

Il est facile d'en juger.

V

Dans mes premiers, comme dans mes derniers ouvrages sur cette question capitale de l'éducation, depuis le *Ver rongeur* jusqu'à la *Révolution*, mon langage a toujours été le même. Qu'on veuille bien me *relire*, ou plutôt me *lire*, car la plupart m'ont jugé sans me connaître. Résumant la question des classiques, voici ce que j'écrivais en 1852 : » Ce que j'ai toujours demandé, ce » que je demande encore, se réduit à trois choses, ni plus ni moins : 1° L'ex- » purgation plus sévère des auteurs païens; 2° l'introduction plus large des » auteurs chrétiens; 3° l'enseignement *chrétien*, autant que cela est possible, » même des auteurs païens. Telles sont mes prétentions. Tant qu'on n'aura » pas prouvé qu'elles sont injustes ou exagérées, peu conformes à l'esprit du » Christianisme, ou irrespectueuses envers l'Eglise, ma thèse restera debout. » On pourra me trouver en défaut pour la forme, mais je croirai avoir raison » pour le fond². »

VI

Je le demande sans crainte : La réponse du Cardinal est-elle une condamnation, une improbation quelconque de ma thèse? La voilà cependant telle que je l'ai comprise, exposée et défendue, cette thèse autour de laquelle on a fait tant de bruit. Quoi de plus conforme à l'esprit de l'Eglise, de plus utile à la société, et en même temps de plus simple? Ah! si, pour plusieurs, la question des classiques avait été autre chose qu'un prétexte; si, par d'autres, elle n'avait pas été irritée à dessein, dénaturée, jugée sur oui dire, repoussée d'avance avec l'obstination du parti pris; si, par tous ceux qu'elle est en droit d'intéresser, elle avait été étudiée avec l'attention qu'elle mérite, sans passion, avec le seul désir du vrai et du bien, elle n'aurait pas soulevé des tempêtes. On ne m'aurait pas fait dire ce que je n'ai jamais dit : entre autres que

¹ Les *Annales* ont publié cette Encyclique dans leur t. VII, p. 291 (4^e série).

² La *Question des classiques*, etc., p. 5. n. 2, 1852; *Ver rongeur*, p. 385 à 410; *Lettres à Mgr Dupanloup*, p. 20 à 73.

je bannisais complètement les auteurs païens, *expurgés ou non*, tandis que j'ai écrit dix fois le contraire, et que j'ai moi-même *annoté, expurgé et publié tous les classiques païens, demandés pour l'examen du baccalauréat*¹. Il y a longtemps que de la théorie la réforme serait descendue à la pratique, et nous aurions aujourd'hui une génération qui servirait de point d'appui à l'ordre social ébranlé. Cela soit dit non pour ranimer une controverse qui, entre catholiques, n'a jamais eu de raison d'être, mais pour rétablir la vérité des faits.

VII

Si la thèse des classiques n'est ni condamnée, ni improuvée, ni blâmée, et, j'ose le dire, si elle ne peut pas l'être, du moins en elle-même, ne fut-elle pas soulevée et n'est-elle pas encore soutenue sans motif ? Assurément elle était inutile, et aujourd'hui elle le serait pour tous les pays où, comme dit le vénérable Cardinal, « la pratique ancienne et constante est d'employer dans » l'enseignement et d'une manière sérieuse les auteurs chrétiens et les auteurs » païens *complètement expurgés*. » Par malheur, ce pays n'est pas la France. Ainsi en ont jugé, avec les Pères du concile d'Amiens, tant d'évêques, de religieux, de prêtres et de pères de famille qui ont publié leur sentiment, ou dont je possède les témoignages confidentiels², qui ont regardé comme urgente la réforme de l'enseignement littéraire, telle qu'elle était exposée; qui, pendant quinze années, m'ont encouragé à la demander; qui l'ont eux-mêmes demandée avec instance; qui la demandent encore, et dont plusieurs l'ont heureusement réalisée.

VIII

Peut-on supposer que tous ces personnages, recommandables à tant de titres, agissaient sans motifs et sans connaissance de cause ? La vérité est que leurs demandes n'étaient que trop fondées. D'une part, il a été prouvé que sous le rapport de l'*expurgation*, tous nos classiques païens laissent encore, en 1852, beaucoup à désirer³. D'autre part, il est de notoriété publique : 1° que jusqu'à cette époque tous nos établissements d'instruction, laïques et ecclésiastiques, ne connaissent réellement d'autre élément littéraire que les auteurs païens; qu'on raisonnait de la littérature chrétienne comme on raisonnait de l'art chrétien, c'est-à-dire que, dans l'enseignement, les auteurs chrétiens passaient pour très-inférieurs aux auteurs païens, sous le rapport de la forme, du langage et de la pureté du style; c'est même pour cela qu'on prenait soin de les bannir des études; 3° que, dans les meilleures maisons, l'élément littéraire chrétien n'était guère représenté que par deux ou trois homélies de S. Chrysostome et de S. Basile, homélies qu'on n'expliquait pas toujours et qui devaient l'honneur de figurer dans les programmes à leur ressemblance de forme, plus ou moins réelle, avec la forme des auteurs païens.

¹ 2 vol. in-12. L'un des *prosauteurs* et l'autre des *poètes*, qui renferment plus de matières qu'on en explique dans les collèges.

² On n'a pas oublié les lettres de Mgr Parisiis, soit aux professeurs de son petit séminaire, soit celle qui a été imprimée dans les *Lettres à Mgr Dupanloup*, etc.

³ Voir *Lettres à Mgr Dupanloup*, 1 vol. in-8°.

IX

Ce commerce intime, habituel et à peu près exclusif, pendant les années décisives de la vie, avec des auteurs admirés, dont l'esprit naturaliste est l'opposé de l'esprit chrétien ; dont les doctrines morales n'étaient rien moins qu'irréprochables, et les idées politiques ou sociales, des théories séduisantes, mais inapplicables ; cette introduction, à dose homœopathique, de l'élément chrétien dans l'enseignement littéraire, ou, comme disait le P. Possevin, *ce verre de bon vin dans un tonneau de vinaigre*, étaient loin de rassurer les vénérables promoteurs de la réforme. Ils voyaient avec douleur que l'éducation faite dans de pareilles conditions n'était ni française ni chrétienne : ils en redoutaient les terribles conséquences. Pour eux, l'histoire du passé était la lumière de l'avenir.

X

Cette éducation n'était pas française. En 1785, l'auteur du *Tableau de Paris*, Mercier, écrivant dans sa propre histoire celle de ses contemporains, publiait ces lignes pleines de bon sens :

« Le nom de Rome est le premier qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a parlé de Romulus et de sa louve, on m'a parlé du Capitole et du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton et de Scipion me poursuivaient dans mon sommeil ; on entassait dans ma mémoire les épîtres familières de Cicéron ; de sorte que j'étais loin de Paris, étranger à ses murailles, et que je rêvais à Rome, que je n'ai jamais vue, et que probablement je ne verrai jamais.

« Les Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu, dans la suite, beaucoup de temps pour redevenir citoyen de mon pays, tant j'avais épousé les fortunes de ces anciens Romains. J'étais républicain avec tous les défenseurs de la République ; je faisais la guerre avec le Sénat contre le redoutable Annibal ; je rasais Carthage la superbe ; je suivais la marche des généraux romains et le vol triomphant de leurs aigles dans les Gaules ; je les voyais sans terreur conquérir le pays où je suis né ; je voulais faire des tragédies de toutes les stations de César, et ce n'est que depuis quelques années que je ne sais quelle lueur de bon sens m'a rendu Français et habitant de Paris.

« Il est sûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine *un certain goût pour les républiques antiques, et qu'on voudrait pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande et vaste histoire.*

« Il est sûr qu'en entendant parler du Sénat, de la liberté, de la majesté du peuple romain, de ses victoires, de la juste mort de César, du poignard de Caton, qui ne put survivre à la destruction des lois, *il en coûte pour sortir de Rome et pour se retrouver bourgeois de la rue des Noyers.*

« C'est cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangères, qu'ils doivent perdre et oublier bien vite pour leur sûreté, pour leur avancement et pour leur bonheur ; et c'est un roi absolu qui paie les professeurs pour nous expliquer gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des rois ; de sorte qu'un élève de l'ancienne université de Paris, quand il se trouve à Ver-

» saillies, et qu'il a un peu de bon sens, songe malgré lui à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors sa pauvre tête ne sait plus « où elle en est; il est un sot ou un esclave-né, ou il lui faut du temps pour » se familiariser avec un pays qui n'a ni tribuns, ni décevirs, ni sénateurs, » ni consuls ¹. »

XI

Elle n'était pas chrétienne. Voici le témoignage que rendait de cette éducation un homme qui en fut un des maîtres renommés, le P. Grou, jésuite. En 1780, l'ancien professeur écrivait : « Notre éducation est toute païenne. On ne » fait guère lire aux enfants, dans les collèges et dans l'enceinte des maisons, » que des poètes, des orateurs et des historiens profanes .. Je ne sais quel mélange confus se forme dans leurs têtes des vérités du Christianisme et des » absurdités de la Fable, des vrais miracles de notre religion et des merveilles » ridicules racontées par les poètes; surtout de la morale de l'Évangile et de » la morale humaine et toute sensuelle des païens. Je ne doute pas que la lecture des anciens, soit poètes, soit philosophes, n'ait contribué à former ce » grand nombre d'incrédules qui ont paru depuis la renaissance des lettres. » Ce goût pour le Paganisme, contracté dans l'éducation publique ou privée, » se répand ensuite dans la société. Nous ne sommes point *idolâtres*, il est » vrai; mais nous ne sommes chrétiens qu'à l'extérieur, si même la plupart » des gens de lettres le sont aujourd'hui; et, dans le fond, nous sommes » de vrais *Païens* et par l'esprit, et par le cœur, et par la conduite ². »

Quelques années plus tard éclatait la Révolution française. Cela devait être. L'éducation fait l'homme, et l'homme fait l'éducation. Or, chacun le sait, dans son esprit comme dans ses actes, dans l'ensemble comme dans le détail, la Révolution de 93 ne fut ni religieuse, ni française : ce fut une explosion formidable du Paganisme, la parodie tour à tour atroce et burlesque de l'antiquité gréco-romaine, la mise en scène des études de collège. « Ce qu'il y a de » remarquable, écrit un témoin oculaire, c'est que nous étions tout prêts à » cet ordre de choses exceptionnel, nous autres écoliers, qu'une éducation » *anormale* et *anormale* préparait assiduellement, depuis l'enfance, à toutes ces » aberrations d'une politique sans base. Il n'y avait pas grand effort à passer » de nos études de collège aux débats du Forum et à la guerre des esclaves. » Notre admiration était gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et » aux Tyrannicides des Panathénées : on ne nous avait jamais parlé que de » cela ³. »

Demander une éducation plus française et plus chrétienne, afin d'épargner, s'il est possible, à la France, peut-être à l'Europe entière, le retour d'une pareille ou pire catastrophe, était-ce agir sans motif et démeriter de la religion et de la société ?

XII

Rome a parlé, disent les journaux et leurs commentateurs, la cause est finie. Oui, finie pour nous, apôtres et défenseurs de la réforme chrétienne des

¹ *Tableau de Paris*, t. 1, c. 81.

² *Morale tirée de S. Augustin*, t. 1, c. 8.

³ Charles Nodier, *Souvenirs*, t. 1, p. 88.

études. Il se trouve, en effet, d'après la *lettre de Rome*, que nous sommes pleinement dans l'esprit du Saint-Siège, puisque tous nos efforts ont eu pour but d'établir, en France, l'ancienne et constante pratique, signalée par le vénérable cardinal Patrizi.

La cause est-elle également finie pour ceux qui ont combattu la réforme, et qui peut-être la combattent encore? Assurément non. Elle n'est pas finie pour ceux qui, refusant de faire entrer dans l'enseignement littéraire un des éléments essentiels, indiqués par le Prince de l'Eglise, s'obstineraient à proclamer comme un axiome qu'on ne peut bien apprendre le latin, ainsi que l'art d'écrire et de parler, avec les auteurs chrétiens, et qui, sous ce prétexte, les banniraient de leurs programmes d'études, ou ne les y admettraient que dans une proportion dérisoire; qui exalteraient sans cesse les auteurs païens au détriment des auteurs chrétiens; qui ne craindraient pas d'appeler, qu'on nous passe le mot, le latin chrétien un latin de cuisine; qui, dans leurs dictionnaires, iraient jusqu'à substituer des expressions païennes aux mots consacrés par l'Eglise pour exprimer ses mystères, ou qui les marqueraient du stigmate ignominieux, *A. C., auctor christianus*, pour dire aux jeunes latinistes: défez-vous; qui dénigreraient par tous les moyens les défenseurs de la réforme, les appelant dans leurs livres: *Barbares, sectateurs de Julien l'apostat, disciples d'Omar, Croisés en sabots*; qui empêcheraient la propagation de leurs ouvrages, en menaçant de retirer leur clientèle aux libraires qui se permettraient de les vendre, et qui laisseraient entre les mains de la jeunesse des auteurs non complètement expurgés.

Quand tous ces honorables adversaires de la réforme, s'il en existe encore, auront pris pour règle de conduite la déclaration qu'on nous oppose, c'est-à-dire quand ils auront complètement expurgé les classiques païens; quand ils emploieront les auteurs chrétiens comme élément littéraire, et qu'ils leur donneront une place aussi large qu'aux auteurs païens, pour eux la cause sera finie.

Mais alors sera faite la réforme telle que je l'ai demandée; *expurgation complète des auteurs païens; large introduction des auteurs chrétiens; enseignement chrétien, même des auteurs païens*. La question sera ramenée à son point de départ; nous serons tous d'accord, et, travaillant de concert à sauver l'avenir, en sauvant les jeunes générations, nous dirons en toute charité, parce que nous le dirons en toute vérité: Rome a parlé, la cause est finie: *Roma locuta est, causa finita est*.

J. GAUME,
Protonotaire apostolique.

Tel est le but et telle la portée des améliorations que nous désirons et qui sont mises en pratique dans nos collèges. Il me reste pour terminer la collection des pièces qui ont occupé les esprits dans notre Canada, à citer ici la lettre de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, qui a été publiée par le *Journal de Québec*, du 16 juin dernier.

XIV. — Lettre de Mgr Dupanloup sur la question des études dans le Canada.

Evêché d'Orléans.

Orléans, le 18 avril 1867.

Monsieur,

Il y a vraiment lieu d'être étonné et attristé de voir cette *absurde thèse* passer les mers, et aller agiter l'Amérique après nous avoir troublés et humiliés ici. Si de pareilles doctrines, avec lesquelles on serait bientôt ramené à la barbarie, pouvaient triompher quelque part, ce serait la *honte de l'Église*. Nous les avons repoussées en France, quand elles s'y sont produites, et je félicite l'Église du Canada de ne leur avoir pas fait meilleur accueil. Il y a, dans les tristes temps où nous sommes, assez de malentendus et de préjugés contre l'Église, sans venir encore en augmenter le nombre et créer contre nous des *griefs déplorables*. Je pense que l'acte pontifical que vous m'avez adressé, et la fermeté des évêques et de la partie la plus éclairée du clergé américain, mettront fin à ces tristes tentatives.

Agréez, monsieur, mes dévoués hommages en N.-S.

† FÉLIX, évêque d'Orléans.

Veuillez offrir tous mes plus dévoués respects à votre digne prélat.

A M., à Québec.

Je vous avoue que cette lettre nous a grandement étonnés et je connais bien des personnes qui la regardent comme apocryphe. Car il faut que je vous apprenne, monsieur le Directeur, que nous comptons ici l'honorable Mgr Dupanloup comme un des partisans de la réforme des études, et que nous mettons peu de différence entre son programme des études et celui de Mgr Gaume. En effet, voici ce que nous avons lu et ce que nous lisons encore dans sa *Lettre*, du 19 avril 1852, à MM. les Supérieurs et Professeurs de ses petits séminaires :

Dès 1850, dans une lettre que nous vous adressions, vous avez remarqué que nous indiquions des auteurs chrétiens pour toutes les classes. C'étaient l'*Évangile S. Luc*, les *Actes des Apôtres*, les *Extraits bibliques*, *Minutius Felix*, *Lactance*, S. Léon le Grand, S. Jean Chrysostome, S. Athanase, S. Jérôme, S. Cyprien, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile¹.

En lisant ces lignes et en considérant cette amélioration dans les études, et d'autre part en examinant les auteurs chrétiens édités par Mgr Gaume, tels que vous les avez fait connaître dans vos *Annales*², on se demande à bon droit si c'est Mgr Dupanloup qui a copié Mgr Gaume, ou Mgr Gaume qui a copié Mgr Dupanloup³. On se demande aussi quelle a été la raison et le but de

¹ Texte cité dans les *Annales*, t. VI, p. 293 (4^e série).

² Voir *Annales*, t. XI, p. 437 (4^e série).

³ J'aurais voulu indiquer ici où se trouvent les *extraits* des auteurs

cette ardente polémique, et de tant de brochures et de lettres tapageuses contre ceux qui ont demandé et préparé une introduction plus grande des auteurs chrétiens dans les études chrétiennes? Mgr Dupanloup continue:

C'est encore à vous, Messieurs, que nous exprimions, dans cette première lettre, le vœu de voir introduire l'étude de l'hébreu dans nos classes de seconde et de rhétorique : nous allions jusqu'à vous dire que cette sainte langue *aurait des droits réels à devenir un des fondements de l'instruction publique* ; nous insistions avec Fénelon, pour qu'en rhétorique et en seconde, on s'appliquât à faire comprendre aux enfants *l'incomparable beauté des saintes Écritures*, et nous indiquions les *Psaumes*, et des morceaux bien choisis dans les *Prophéties*.

Et dans la note qui y est jointe :

Voyez la lettre du 8 juin 1850 passim, et notamment p. 35, 36, 37, 39, 48, édition publiée par le Comité pour la défense de la liberté religieuse. — Douze ans auparavant, dès 1838, nous publions les éléments et le projet d'une *rhétorique sacrée* pour les élèves du petit séminaire de Paris, et, dès 1840, nous faisons à la Sorbonne, devant de nombreux auditeurs, des leçons sur la *beauté supérieure du latin ecclésiastique*, et les sublimes transformations de la langue romaine.

Or n'est-ce pas là ce que demandent les partisans des études chrétiennes? Quant à l'hébreu, n'est ce pas le vœu que vous avez formé vous-mêmes dans les *Annales*, en y ajoutant les autres langues de l'Orient dont vous demandiez non pas l'enseignement dans les classes, mais une notice sur leur structure grammaticale devant donner une idée des diverses formes, toutes ingénieuses et savantes, dont ont usé et usent les hommes pour exprimer leur pensée? L'unité de l'espèce humaine pourrait facilement ressortir de cette comparaison.

Aussi avons-nous été profondément étonnés de la singulière tournure qu'on est parvenu à donner en France à cette discussion. Au lieu de se féliciter de voir l'accord presque complet qui existait sur cette question, au lieu de reconnaître l'urgence de cette réforme en face du formidable envahissement du Paganisme, on a choisi quelques mots qui ont pu échapper dans la polémique, et à la face de l'univers, on a imposé à ceux qu'on a déclaré ses adversaires le projet de vouloir ramener chrétiens mentionnés par Mgr Dupanloup, mais je ne crois pas qu'ils aient été édités.

¹ L'auteur veut sans doute rappeler le texte que nous avons cité au commencement de cet article ci-dessus, p. 102 (A. B.)

le monde à la barbarie, pour s'élever soi-même sur un piédestal de science, de littérature et de civilisation ; on a accusé des hommes honorables par toute sorte de science et de vertu de vouloir éteindre les lumières du siècle, et favoriser l'ignorance. Il n'a pas été difficile avec cette manœuvre de se faire distinguer et de se faire récompenser. Mais on a fait échouer complètement les améliorations qu'on proclamait soi-même nécessaires. On a fait ainsi pour la littérature ce que l'on a fait contre vous pour la philosophie. Au lieu de reconnaître l'urgence contre les rationalistes et les panthéistes, de bien examiner si l'origine que vous donniez à ces erreurs n'était pas dans certains principes et certaines expressions qui s'étaient glissés dans l'enseignement ; au lieu de rechercher avec vous l'origine de la raison, comment elle se forme, quelle est sa force et son objet, on est venu au secours des panthéistes et des rationalistes, et on leur a dit : « Ces gens-là veulent détruire » la raison, détruire la philosophie ; voyez : nous les renions, » nous voulons avec vous la raison et la philosophie. » On comprend combien ce langage a dû plaire aux panthéistes et aux rationalistes. Mais la polémique catholique a perdu un de ses principaux soutiens, celui de la tradition historique, qui est, on pourrait dire, sa seule base ; car le Christianisme n'est pas une théorie, c'est un fait, une histoire et une tradition perpétuée depuis le commencement du monde.

Au Canada, loin des intrigues, des provocations et des complaisances, nous avons suivi avec beaucoup d'attention les divers enseignements que nous ont donnés la plupart des hommes éminents, tant ecclésiastiques que laïques, qui se sont occupés de l'enseignement depuis bientôt 40 ans, et que nous avons trouvés réunis avec beaucoup de discernement et d'impartialité dans vos précieuses *Annales de philosophie*.

Je ne crois pas inutile de citer ici le nom des principaux auteurs que nous avons consultés et qui nous ont servi de guides, en littérature et en philosophie :

(1^{re} série des *Annales* (1830-1836).

L'abbé Foisset, II, 233, 432 ; III, 123, 388 ; IV, 131, 311 ; VIII, 303, 309 ; X, 174. — L'abbé Frère, VII, 310 ; VIII, 301. — L'abbé Laurence, VII, 118. — Riambourg, XI, 85. — L'abbé de Salinis, V, 344 ; VII, 121, 209.

3^e série (1836-1839).

L'abbé Doney, xiv, 237; Riambourg, xvii, 380; xix, 275. — Le d. Wiseman, xv, 114.

3^e série (1840-1849).

Mgr Affre, xi, 165; xii, 41, 72; xv, 390. — M. l'abbé d'Alzon, v, 74. — Mgr d'Astros, xx, 240. — S. Augustin, v, 9, 15; xi, 219; xii, 45, 48; xiv, 208; xx, 70, 396. — Mgr Bouvier, xii, 35, 47; xvi, 358; xvii, 178. — Mgr Cadolini, iv, 7; xvi, 256. — l'abbé Dupanloup, xviii, 467. — Mgr Tempier, xvi, 366; xvii, 200. — Concile de Latran, xiii, 308, 314; xviii, 374. — Mgr Parisais, xiv, 287. — S. S. Pie IX, xiv, 332; xvi, 313. — L'abbé de Salinis, xiv, 256; xvi, 45. — S. Thomas, xii, 53, 77; xiii, 315; xiv, 250, 303, 306; xvi, 31. — L'abbé de Valroger, iii, 26, 305; iv, 215; v, 354; vii, 7.

4^e série (1850-1859).

Mgr Affre, xvii, 389, 424. — S. Ambroise, vi, 9, 11. — Amiens (concile d'), vii, 469; viii, 23, 85, 98, 112; xi, 465. — S. Anselme, xvii, 199, 202, 254. — S. E. le card. Antonelli, vi, 361; vii, 405. — S. Augustin, ii, 140, 196, 293; iv, 307, 309; vi, 13; vii, 105, 110, 123; ix, 273; x, 455; xi, 468; xiii, 172. — Mgr d'Avanzo, xx, 285, 291. — L'abbé Bergier, v, 114; viii, 104. — S. Bernard, xvii, 193, 195, 198, 207. — De Bonald, vii, 433. — Bossuet, v, 106; vii, 57; vi, 235; xiii, 342. — L'abbé Caupert, vii, 79, 422; viii, 33. — Mgr Clausel, ii, 97; iii, 243. — Constantinople (III^e concile de), xii, 115. — Mgr l'arch. Debessay, vi, 301. — Mgr Doney, ii, 448; iii, 116; vi, 360; ix, 419, 439; x, 23; xii, 7, 163. — S. E. le card. Donnet, vi, 304, 314. — Donoso-Cortès, vii, 225, 263, 449. — Mgr de Dreux-Brézé, vi, 317; vii, 268. — Dumont, xi, 405; xiii, 165, 325; xiv, 7. — Mgr Dupanloup, vi, 293. — L'abbé Falcinagne, xii, 17. — Fénelon, viii, 73. — Mgr Filippi, xi, 435. — S. E. le card. Gousset, iv, 393; vi, 291, 296, 306, 364; vii, 96; viii, 8, 311. — S. S. Grégoire XVI, viii, 400; xi, 468. — l'abbé Guillois, v, 214, 220. — Latran (le 6^e concile de), xvii, 129. — Mgr Mabilley, vii, 288; viii, 406; xiv, 85. — Mgr Gaume, iv, 392, 462; xi, 428; xiii, 391; xvii, 119. — S. E. le card. Giraud, ii, 97. — l'abbé Gonzague, i, 7, 435; iii, 42; v, 438; ix, 114. — Mgr de Jassen, xi, 435. — Mgr de Matera, xi, 435; — Mgr Mazenod, i, 184. — Mgr Morlot, v, 293, 296. — Mgr Parisais, ii, 216; vi, 268, 297, 310; vii, 238; xv, 132; xvii, 371, 405. — L'abbé Peltier, v, 410. — Périgueux (concile de), xviii, 407; xix, 49, 53. — S. S. Pie IX, i, 34, 40; viii, 100; x, 478; xvi, 236. — Mgr Pie, xi, 62; xii, 519; xviii, 406. — Mgr de Salinis, vi, 201; viii, 321; xi, 431; xvi, 218, 325. — Tertullien, ii, 452; v, 317; xii, 110. — S. Thomas, i, 303; vii, 108, 138; viii, 280; ix, 170; x, 444, 454; xii, 30, 331; xvii, 372; xviii, 234. — Le P. Ventura, v, 302, 405; xv, 187; xvii, 302, 325.

5^e série (1860-1867).

Amiens (concile d'), xv, 61. — S. Augustin, xv, 265. — Mgr d'Avanzo, xv, 204, 245. — Beulé, xv, 307. — L'abbé Carré, x, 143, 432; xi, 202; xiii, 245, 325; xiv, 307, 433; xv, 25. — L'abbé Combalot, xii, 136. — Mgr Filippi, xi, 313, 379. — Mémoire à l'épiscopat, viii, 295, 325. — L'abbé Peltier, xv, 58, 302. — S. S. Pie IX, v, 415; viii, 296, 331; xv, 250. — Mgr de Salinis, xi, 30, 301, 311; xii, 347, 362. — Le P. Ventura, iv, 394; v, 74, 152, 217; xii, 139.

Tel est, M. le Directeur, l'état des esprits et l'état des études dans notre Canada. Nous attendons maintenant avec une parfaite soumission ce que décidera sur cette question le futur Concile, annoncé par S. S. Pie IX, et nulle autre part, on n'est plus décidé que chez nous à se soumettre à toutes ses prescriptions.

J'espère, Monsieur le Directeur, que dans l'intérêt de notre Eglise canadienne, peu connue en Europe, vous voudrez bien admettre cet exposé incomplet quoique bien long ; nous vous en conserverons une grande reconnaissance. Il ne me reste qu'à vous en offrir d'avance mes remerciements.

Je suis avec, etc.

L. S. J.

Telle est la lettre de notre correspondant du Canada ; elle est instructive en ce qu'elle nous montre quel est l'état de l'enseignement dans ce pays, et nous paraît douée de cette sagesse qui instruit sans blesser les personnes, sans exagérer les doctrines. C'est à ce titre que nous l'avons admise et que nous n'avons pas voulu la scinder, malgré sa longueur. Il ne nous reste qu'à exprimer notre opinion en reproduisant ce que nous disions aux défenseurs des études païennes, en 1852, à la suite de la citation qui commence cet article.

« Mais vous, qui faites si cavalièrement une croisade en fa-
 » veur des Païens, voyons, sans discussion et sans système,
 » jetez donc les yeux sur notre société, et dites-nous si la mo-
 » rale, les dogmes, les arts, les formes sociales, ne sont pas trop,
 » *beaucoup trop Païennes* ? Retournez quelques années en ar-
 » rière ; voyez ce qui s'est passé à la fin du siècle dernier, au
 » milieu de ce chaos, ou plutôt, de cette orgie, qu'on appelle
 » *la révolution française*, et dites-nous si ce n'est pas le Pa-
 » ganisme qui a été ressuscité ? Et ce n'est pas un Paganisme
 » inconnu que l'on a élevé sur les autels, c'est proprement le
 » *Paganisme des livres enseignés dans les classes*. On a réalisé,
 » au milieu de nous, l'adoration et les fêtes de la Nature, de
 » Cérès, de Vénus, de tous les Eléments, de l'Être absolu ;
 » nous avons revu les théories et les pompes antiques ; les
 » bœufs aux cornes dorées, les néocores, les nymphes ont en-
 » core défilé devant nos yeux il n'y a que quelques jours ;

» nous avons assisté à l'apothéose de la Patrie ; et ce qui est
 » pire, à celle de Voltaire, de Rousseau, de Marat, de Robes-
 » pierre, et à celle de la *Raison*, dans la personne de viles
 » prostituées ; comme à Athènes et à Rome, les mêmes noms,
 » les mêmes formes gouvernementales, tout cela s'est passé
 » sous nos yeux : c'était une véritable société Païenne. Et c'est
 » lorsque nous touchons encore à ces temps, que vous, prêtre,
 » vous, religieux, vous venez conseiller de continuer à saturer
 » l'esprit des jeunes générations de ces mêmes doctrines...!
 » Vous ne voulez pas que l'on change ni que l'on modifie les
 » livres qu'on leur met entre les mains ? Mais vous êtes aveu-
 » gles ! Mais vous ne réfléchissez pas que ces principes, ces
 » dogmes, cette morale, ne sont pas *innés et naturels* ; ils sont
 » *enseignés, appris, appris par ceux qui élèvent les jeunes gé-*
 » *nérations* ! En vérité, vous faites une mauvaise action ! Au
 » lieu de chanter d'inutiles victoires, vous feriez bien mieux
 » de chercher vous-mêmes à poser quelque digue à ce torrent
 » boueux et infect qui désole l'humanité. »

A. BONNETT.

ANNONCE.

AVIS. — On trouve au bureau des *Annales de Philosophie*, rue de Babylone, n° 39, les ouvrages suivants :

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DE DIPLOMATIQUE, contenant les règles principales et essentielles pour servir à déchiffrer les anciens Titres, Diplômes et Monuments, ainsi qu'à justifier de leur date et de leur authenticité; — on y a joint les planches, rédigées aussi par ordre alphabétique, et revues avec le plus grand soin, avec des explications à chacune, pour aider également à connaître les caractères et écritures des différents âges et des différentes nations. Par dom de VAINES, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. — *Seconde édition*, augmentée de 23 planches nouvelles, contenant les caractères de 32 alphabets sémitiques, et leur comparaison avec les caractères chinois et égyptiens, et plus de 400 articles, par M. BONNETTY, de la Société asiatique de Paris, directeur et rédacteur en chef des *Annales de philosophie chrétienne* et de l'*Université catholique*; 2 vol. in-8° de 662, et 569 pages; à Paris, au bureau des *Annales de philosophie*, rue de Babylone, n° 10, prix : 18 francs, et 10 francs pour les abonnés des *Annales*.

Conditions de la souscription :

Les *Annales* paraissent à la fin de chaque mois par cahiers de 80 pages, avec *Gravures* ou *Caractères* étrangers. Le Prix d'abonnement est de 20 francs par an.

S'adresser au *Directeur*, rue de Babylone, n° 39.

CONCORDANCE ET PRIX

Des Séries et de la Collection des *Annales*.

1 ^{re} série.	— 12 volumes.	— tome	1 à 12.	Prix : 4 fr. le vol.
2 ^e série.	— 7 vol.	— t.	13 à 19.	— 4 fr. le vol.
3 ^e série.	— 20 vol.	— t.	20 à 39.	— 4 fr. le vol.
4 ^e série.	— 20 vol.	— t.	40 à 59.	— 4 fr. le vol.
5 ^e série.	— 15 vol.	— t.	60 à 74.	Divers prix.

Chacune de ces séries est terminée par une table *générale des matières*, de la série.

Les 12 premiers volumes ont été réimprimés en entier; mais il ne reste plus que quelques exemplaires du 13^e et du 14^e volumes.

Chaque série et chaque volume se vendent *séparément*, et l'on donne des *facilités* pour le paiement.

Il est bien entendu que ces faveurs ne s'accordent qu'à CEUX QUI SONT ABONNÉS.

